(2

LA MANIE DE BRILLER,

COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN PROSE,

PAR L. B. PICARD;

Représentée pour la première fois, à Paris, sur le Théâtre de l'Impératrice, le 23 Septembre 1806.

. . . . . La chétive pécore
S'enfla si bien, qu'elle creva.
LA FONTAINE.

A PARIS,
Chez MARTINET, Libraire, rue du Coq, n° 15.

IMPRIMERIE DE CHAIGNIEAU aîné.
1806.

72104

PERSONNAGES.	ACTEURS.
DERMANCE, Négociant.	M. BARBIER.
Madame DERMANCE, sa Femme.	Mlle DELISLE.
HENRIETTE, leur Fille.	Mlle ADELINE.
BOURVILLE, Négociant.	M. PICARD aîné.
Madame BOURVILLE, sa Femme.	Mme MOLÉ-LÉGÉ.
LAMARLIÈRE, Manufacturier aux environs d'Orléans, Ami de Bourville et de Dermance.	M. VIGNY.
Madame LAMARLIÈRE, sa Femme.	Mlle MOLIÈRE.
Mademoiselle LEBLOND, Revendeuse à la toilette.	Mlle BEFFROY.
PIERRE, Valet de Lamarlière.	M. WALVILLE.
JACQUES, Valet de Bourville.	M. ARMAND.

La Scène est à Paris, dans une maison commune à Dermance et à Bourville.

LA MANIE DE BRILLER,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DERMANCE, Mme DERMANCE.

DERMANCE.

MORBLEU! madame, j'entends être le maître chez moi. Vous dépensez trop, vous dépensez mal; il m'en coûte de faire le mari grondeur; mais enfin, que m'avez-vous apporté pour dot? Des talens, des graces, mille qualités estimables sans doute; mais voilà tout. Tandis que moi, déja négociant accrédité, lancé....

Madame DERMANCE.

Bien, monsieur; cherchez à m'humilier: vous n'y parviendrez pas. Je suis fille d'avocat: ma naissance, mon éducation, me mettent au-dessus de vos reproches. Que trouvez-vous à reprendre dans ma dépense? J'ai la vanité de suivre les modes, de ne pas me laisser éclipser par les femmes de ma société, par cette madame Bourville, sur-tout, la femme de votre ami, de votre confrère, qui s'est venu loger dans notre maison,

presque dans le même appartement. Mais cette affectation de jouer un jeu énorme, cet élégant cabriolet dans lequel vous courez tout Paris, sans que jamais j'en puisse disposer; ces grands dîners où je m'ennuie, et dont il faut que je fasse agréablement les honneurs, ne sont-ils pas plus coûteux que mes cachemires, mes dentelles, mes diamans? Or, maintenant, tourmentez-moi, accablez-moi, rendez-vous la risée de tout Paris, en lésinant avec votre femme.

DERMANCE.

Qui? moi, lésiner! eh, ventrebleu! je me ruine, plutôt.

Madame DERMANCE.

Que dites-vous là, vous vous ruinez?

DERMANCE.

Eh non; vivacité, emportement; non, je ne me ruine pas.

Madame DERMANCE.

En vérité, il y a de quoi se trouver mal aux propos que vous tenez.

DERMANCE.

Encore une fois, calmez-vous, rassurez-vous; j'ai eu tort de mettre de l'aigreur dans mes remontrances. Mes affaires n'ont jamais été si brillantes. Mon intelligence, ma capacité, vous répondent de ma fortune. Je suis heureux, très-heureux avec vous.

Madame DERMANCE.

Eh bien, à la bonne heure; je vous aime quand vous parlez raison.

DERMANCE.

Je voulais vous dire seulement qu'il ne suffit pas de gagner. Nous sommes seuls. Cette manie de

paraître, de briller, ne nous entraîne-t-elle pas un peu loin? Nous avons une fille à marier.

Madame DERMANCE.

Fort bien; mais encore faut-il soutenir son état.

DERMANCE.

Oh! sans doute; mais il y a des événemens qu'il faut craindre, qu'il faut prévoir: ce n'est pas que j'aie la moindre inquiétude; mais vois-tu bien, ma bonne amie: nous étions trois jeunes gens, simples garçons marchands dans le même magasin, Lamarlière, Bourville et moi. Je m'établis le premier; le bonheur me sourit. En moins de deux ans, je gagne cent mille francs; je m'imagine que cela durera toujours; cela a continué, à peu de chose près. C'est alors que j'ai le bonheur de t'épouser. Bourville, jaloux de me voir aussi avancé, trouve une espèce de fermière, qui lui apporte une grosse dot: le voilà marchand à Saumur; mais bientôt l'ambition, le desir de m'égaler, le font venir à Paris. Depuis six ans, nous disputons à qui fera le plus d'affaires, le plus de dépenses; eh bien, il y a des momens où je suis tenté de croire que Lamarlière a pris le meilleur parti.

Madame DERMANCE.

Fi donc! Lui et sa femme sont bien les plus braves gens... Je les ai jugés dans le peu de temps que nous avons passé à leur manufacture, près d'Orléans. Mais vivre en province! ah! monsieur Dermance, cela vous conviendrait-il?

DERMANCE.

Enfin, il commande à ses ouvriers; il n'a personne à envier.

Madame DERMANCE.

Crois-tu donc qu'il soit impossible de vivre à Paris sans trop dépenser?

DERMANCE.

C'est précisément ce que je veux te prouver. Il faut du luxe, du faste, mais modérément.

Madame DERMANCE.

Eh mais, je ne demande pas mieux que de chercher avec toi quelques économies.

DERMANCE.

C'est cela, des réformes.

Madame DERMANCE.

Des sacrifices qui ne paraissent pas.

DERMANCE.

D'abord tes diamans?

Madame DERMANCE.

Mes diamans!

DERMANCE

Voilà six mois que je ne te les ai vus.

Madame DERMANCE.

C'est qu'il n'y a rien de si bourgeois que de ne jamais sortir sans être chargée de pierreries, comme madame Bourville; mais une femme ne peut se passer de diamans. Vendez votre cheval, votre cabriolet, tout ce que vous voudrez, j'y consens; mais laissez-moi mes diamans.

DERMANCE.

Eh bien, je serai plus raisonnable que toi; je garde mon cabriolet : ce n'est pas une affaire de luxe; mais plus de jeu, plus de fêtes, plus de repas; je rends à l'orfèvre notre nouveau service en argenterie; je ne reçois plus que mes amis.

Madame DERMANCE.

De mon côté, je verrai; je te promets.... Eh, mon Dieu! je tiens si peu à la parure. Et ma fille, qu'en a-t-elle besoin? Une jeune personne est toujours bien. Et puis, son éducation s'avance; je congédierai tous ses maîtres : elle en sait autant

qu'eux; hors le maître de danse, cependant: oh! celui-là est trop essentiel.

DERMANCE.

Voilà ce que c'est; il ne s'agit que de s'entendre.

Madame DERMANCE.

Tu verras, tu verras, comme je vais être simple, économe....

SCENE II.

LES MÊMES, JACQUES, *en Jokei.*

JACQUES.

Monsieur et madame, . . .

DERMANCE.

Eh mais, c'est Jacques!

Madame DERMANCE.

Comment! Jacques? le domestique de madame Bourville?

JACQUES.

Madame ne me reconnaissait pas, à cause du changement, c'est tout simple. Je ne suis plus laquais, je suis jokei.

Madame DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est donc que cette fantaisie d'habiller en jokei un petit nigaud de paysan qu'ils ont fait venir de Saumur.

DERMANCE.

La toque de velours! le galon d'argent! il est magnifique.

JACQUES.

Cela me sied, n'est-ce pas? Comme monsieur a pris un cabriolet, . . .

DERMANCE.

Qui? Bourville?

Madame DERMANCE.

Pas possible; sa femme ne m'en a rien dit hier au soir.

JACQUES.

Je le crois bien : c'est une surprise qu'ils ont voulu faire à leurs amis; parce qu'enfin la fortune de nos amis, cela nous cause toujours du plaisir ou du dépit; et monsieur et madame, qui rendent justice aux sentimens de monsieur et de madame....

Madame DERMANCE.

Ils ont raison.

JACQUES.

Bref, c'est une grande affaire en marchandises que monsieur a terminée hier à sa satisfaction; et tout de suite il a commandé le cheval, le cabriolet et ma veste; c'est-à-dire, il a acheté le cabriolet de rencontre d'un homme qui a tant mangé, qu'il vend tout.

Madame DERMANCE.

M. Bourville n'en est peut-être pas le dernier propriétaire.

JACQUES.

Oh! oui; monsieur peut monter encore, et il m'envoie demander s'il peut vous voir avant de sortir ce matin.

Madame DERMANCE.

Ils veulent nous narguer.

DERMANCE.

Eh! vraiment, ce salon ne tient-il pas à son appartement comme au mien?

Madame DERMANCE.

Qu'a-t-on besoin de se faire annoncer, quand on demeure dans la même maison?

JACQUES.

C'est juste. C'est M. Bourville le fils qui sera enchanté quand il apprendra cela dans la manufacture de ce M. Lamarlière, chez lequel il travaille. Madame n'a pas manqué de lui écrire; je viens de porter la lettre à la poste. Ainsi donc, je vais prévenir mes maîtres; et, avec votre permission, j'irai voir si mademoiselle Lucile, votre femme-de-chambre, me reconnaîtra.

(*Il sort.*)

SCENE III.

DERMANCE, Mme DERMANCE.

Madame DERMANCE.

Eh bien, monsieur?

DERMANCE.

C'est inconcevable. Ces gens-là se ruineront.

Madame DERMANCE.

Resterez-vous en arrière?

DERMANCE.

Ce Bourville! mon crédit vaut le sien; c'est un sot. Quand nous étions jeunes, en plaisirs, en affaires, il cherchait à marcher sur mes pas; mais sans goût, sans délicatesse, sans le moindre tact. Je le fatiguais à courir après moi; il ne pouvait m'atteindre.

Madame DERMANCE.

Que sa femme est bien avec lui! Une vraie paysane sans éducation, reprochant sans cesse à son mari que c'est la dot qu'elle a apportée qui a

commencé leur fortune. Quel chemin elle a fait, de la ferme de son père à sa petite ville, et de sa petite ville à Paris, où elle nous apporte à-la-fois la gaucherie de la campagne et les ridicules de la province ! Malheureusement les ridicules vont en augmentant, les qualités en déclinant. On passe à une femme d'être vive, étourdie, légère; mais il faut être jeune.

DERMANCE.

Je vois ce que c'est; Bourville aura fait un bénéfice quelconque, et aujourd'hui il dépense le double de ce qu'il a gagné hier. Eh bien, voilà les gens qui sont heureux; tout leur réussit. Qu'on vienne nous dire qu'il faut de l'esprit pour faire fortune : celui-ci, le bien lui vient en dormant; il ne songe qu'à ses plaisirs; c'est dommage qu'il s'ennuie par-tout.

SCENE IV.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Bon jour, mon père.

DERMANCE.

Bon jour, ma chère enfant. (*A part.*) Ah! monsieur Bourville, vous vous ennuyez d'aller à pied.

Madame DERMANCE.

M. Dupré est-il venu?

HENRIETTE.

Oui, maman; j'ai pris ma leçon.

Madame DERMANCE.

Bien, ma chère Henriette. C'est aujourd'hui notre bal d'abonnés, je veux que tu y brilles encore plus que la dernière fois.

DERMANCE.

Ecoute, écoute ta mère, mon enfant; j'aime à la voir tirer vanité de sa fille.

Madame DERMANCE.

Oui, c'est là que j'ai placé tout mon orgueil.

HENRIETTE.

J'aime beaucoup la danse, maman; mais je vous avoue que je préférerais les contredanses: on est moins remarqué.

Madame DERMANCE.

Pourquoi donc cela? Il faut danser seule, mademoiselle.

DERMANCE.

Oui, les gavottes, les boleros. A quoi servirait-il qu'on vous eût appris tous ces pas, si vous ne dansiez qu'avec tout le monde.

HENRIETTE.

Moi, je suis un peu de l'avis de M. Bourville le fils. L'hiver dernier, il était encore à Paris, et il me disait qu'il n'aimait pas voir une jeune personne se donner en spectacle.

Madame DERMANCE.

Bourville le fils est un sot dans son genre, comme son père dans le sien. Je le crois bien, qu'il souffrait de vous voir danser. Ses parens ont dépensé assez d'argent pour son éducation; comment en a-t-il profité?

HENRIETTE.

Il ne sait pas danser, mais M. Lamarlière en est fort content.

Madame DERMANCE.

Oui, grace au ciel, son père l'a envoyé en province. Il peut faire quelque jour un bon commerçant, un bon manufacturier; mais il ne sera jamais un homme aimable.

DERMANCE.

En un mot, ma fille, je veux que tu paraisses, qu'on te remarque, qu'on t'admire. Oui, je reprends mon courage. Je ne veux pas baisser, je ne baisserai pas.

SCENE V.

LES MÊMES, BOURVILLE, Mme BOURVILLE, *en amazone.*

BOURVILLE.

Me voici, mon cher.

DERMANCE.

C'est toi, Bourville.

Madame BOURVILLE.

Eh bon jour, ma toute belle; que je vous embrasse. Mais, en vérité, vous rajeunissez tous les jours; quel air de santé, de fraîcheur! quelles couleurs vives, piquantes, naturelles! Où prenez-vous votre rouge? Eh bien, vous savez mon bonheur? M. Bourville s'est donné un cabriolet, je veux l'essayer; nous allons au bois.

Madame DERMANCE.

M. Bourville sait donc conduire?

BOURVILLE.

Oh! pas beaucoup; mais cela s'apprend; et puis une fois hors de Paris, je ne suis plus inquiet.

Madame BOURVILLE.

Ne suis-je pas là, d'ailleurs?

DERMANCE, *à part.*

En effet, madame a pris quelques principes chez son père.

Madame BOURVILLE.

J'ai mis mon habit d'amazone; j'ai bien fait, n'est-ce pas?

BOURVILLE.

Un cheval superbe! et pas trop cher: mille francs; on m'a dit que c'était pour rien.

DERMANCE.

Vraiment, es-tu content de ton marchand? Tu me l'enseigneras. Je cherche un attelage.

BOURVILLE.

Pour qui?

DERMANCE.

Pour moi. Ma femme se plaint de ne pas jouir de mon cabriolet; je prends un carrosse.

Madame DERMANCE.

Un carrosse! Ah! j'en mourrai de joie.

Madame BOURVILLE.

Vous prendriez un équipage! A ce qu'il me paraît, vos affaires prospèrent?

DERMANCE.

Eh mais, je ne me plains pas.

Madame BOURVILLE.

Eh bien, vantez-vous donc de la belle situation de votre commerce, monsieur Bourville! Vous voyez. Il me semble cependant qu'avec la dot que je vous ai apportée, . . .

BOURVILLE.

Un moment, ma femme, un moment; chaque chose a son tour.

Madame DERMANCE.

Eh! mon dieu, ma chère, faut-il, parce que vous avez de l'humeur, chercher querelle à votre mari?

Madame BOURVILLE.

Moi, de l'humeur! vous vous trompez, ma chère; je suis dans une joie, un enchantement..... Mais c'est qu'il est cruel que la fortune des pauvres femmes se trouve employée tout entière.....

Heureusement mon fils n'est pas dans la position où se trouvait son père. Raison de plus pour attendre, et ne lui laisser faire qu'un excellent mariage.

BOURVILLE.

Oh ! mon fils, je ne sais pas de qui il tient. Il a de l'esprit ; c'est un Caton.

Madame BOURVILLE.

Sans moi, il serait encore à Paris ; au lieu qu'à présent, chez ce brave M. Lamarlière, il travaille, il s'instruit, et il ne perd pas son temps a filer un parfait amour qui ne peut conduire à rien.

Madame DERMANCE.

Croyez, ma bonne amie, que pour ma part, j'ai fort approuvé le parti que vous avez pris pour votre fils. A propos, Henriette, avez-vous répété cette sonate que vous devez exécuter au prochain concert avec ce jeune colonel ?

HENRIETTE.

Oui, maman.

Madame DERMANCE.

Un jeune homme fort intéressant, qui paraît se plaire beaucoup dans notre société.

Madame BOURVILLE.

La musique ! Ah ! que vous avez bien fait de faire apprendre toutes ces belles choses à votre fille dans sa jeunesse ! Moi, j'ai pris des maîtres depuis que je suis à Paris ; mais, c'est singulier, ils me trouvaient des dispositions, et je n'avançais pas. C'est leur faute. Ces imbécilles-là m'ennuyaient avec leurs commencemens, qu'ils m'apprenaient comme à un enfant.

DERMANCE.

Grace à l'éducation que madame a reçue, le meilleur maître de ma fille a été sa mère.

Madame BOURVILLE.

Oh ! les maîtres n'ont pas nui. Il n'y a que dans la danse que j'ai fait quelques progrès. Tenez, voyez si je ne fais pas bien le pas de walse.... Ta la la la rera. *(Elle chante et danse.*) Ahi !

Madame DERMANCE.

Eh ! quoi donc, une entorse ?

Madame BOURVILLE.

Non, ce n'est rien.

Madame DERMANCE.

Eh ma chère,

Ne forçons point notre talent,
Nous ne ferions rien avec grace ;

le votre est de plaire à votre mari.

Madame BOURVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cela ? c'est comme le refrein d'une chanson.

Madame DERMANCE.

Point du tout, c'est une fable de La Fontaine.

Madame BOURVILLE.

Ah ! une fable. Allons, monsieur Bourville, donnez-moi la main, et partons. Sans adieu, belle. Comment vous mettez-vous pour aller ce soir au bal ? Pourquoi vous voit-on toujours sans diamans ?

Madame DERMANCE.

Les perles sont de meilleur ton.

Madame BOURVILLE.

De meilleur ton ? J'en aurai.

BOURVILLE.

Ah ça, Dermance, je donne après-demain un grand dîner au Rocher de Cancale ; vingt-cinq amis intimes, pas davantage. Tu en seras.

DERMANCE.

Pas possible; c'est le jour que le ministre a pris pour venir dîner chez moi.

BOURVILLE.

Ah, diable! j'avais compté sur toi.

Madame BOURVILLE.

Eh! laissez donc monsieur; puisque monsieur reçoit le ministre, il faut bien vous résoudre à vous passer de lui. Jacques, Jacques, mon jokei, je n'ai pas encore de cocher, moi; mais cela viendra. Marchez devant.

(Bourville et sa femme sortent.)

SCENE VI.

DERMANCE, Mme DERMANCE, HENRIETTE.

Madame DERMANCE.

Les voilà partis. S'ils venaient ici pour chercher des félicitations sur leur cabriolet, ils doivent être enchantés; ils ne seront pas aussi contens de leur promenade qu'ils se promettaient; cela console. Mais, mon ami, est-ce une plaisanterie que vous avez voulu faire, en parlant de ce carrosse?

DERMANCE.

Une plaisanterie! Non parbleu, je n'en aurai pas le démenti. C'est comme le dîner du ministre; je tiens à le recevoir, et son secrétaire m'a fait espérer..... Que Bourville donne ses repas chez le restaurateur; moi, je donne les miens chez moi. Celui-là peut m'être très-utile. Je garde mon argenterie. Le reste vous regarde, madame.

Madame DERMANCE.

Fiez-vous à moi; tout sera convenable.

DERMANCE.

Moi, je vais chez mon sellier. Il faut aussi que je voie quelques agens de-change, quelques courtiers, mon notaire. Vous entendez bien que pour frapper un pareil coup, il faut risquer, il faut entreprendre. Sans adieu, ma bonne amie. Embrasse-moi, ma fille; repasse encore ta sonate. Il est fort aimable, ce jeune colonel; il fera un chemin très-rapide; j'aurai fait le mien, je l'espère au moins; et alors..... Vous, madame, tâchez cependant d'économiser; car, en vérité, vos dépenses, celles que vous faites pour votre fille.... Je vais chez mon sellier. (*Il sort.*)

SCENE VII.

Mme DERMANCE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père nous recommande l'économie, et il se donne un carrosse!

Madame DERMANCE.

Une boutade, un caprice, auquel il ne faut pas prendre garde.

HENRIETTE.

Pardon, maman : il ne m'appartient pas de blâmer mes parens; mais au risque de leur déplaire, mon premier devoir n'est-il pas de leur dire ce que je pense? Croyez-vous trouver le bonheur dans cette lutte perpétuelle entre M. Bourville et vous?

Madame DERMANCE.

Eh pourquoi ces gens-là cherchent-ils à l'emporter sur nous? Je ne veux pas être humiliée.

HENRIETTE.

Mais si cette crainte d'être humiliée vous amène

des chagrins? Je vous ai vue quelquefois sombre, mélancolique, en sortant du jeu, en quittant vos marchands, mademoiselle Leblond sur-tout.

Madame DERMANCE.

Moi, je suis toujours très-gaie, très-heureuse. Je joue très-petit jeu, on ne t'a pas dit que je jouasse gros jeu? Mademoiselle Leblond est une fille charmante, qui me vend à crédit des marchandises d'occasion. Je suis en compte avec elle, comme madame Bourville. J'ai toujours du plaisir à la voir.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mlle LEBLOND.

Mademoiselle LEBLOND.

Votre servante, madame.

Madame DERMANCE.

Nous parlions de vous, mademoiselle Leblond. Eh mais, mon Dieu! vous devez étouffer sous le poids de vos paquets.

Mademoiselle LEBLOND.

Que voulez-vous, madame; quand on est obligé de travailler pour vivre... Permettez que je m'assoie. Ne vaut-il pas bien mieux prendre un peu de peine,... je n'en peux plus, en vérité,... que de se conduire comme tant d'autres? Des choses charmantes que j'apporte à madame. Une robe de cour qui n'a été portée qu'une fois, la femme-de-chambre me l'a assuré, c'est frais comme du neuf; une partie d'étoffes du matin, que le marchand cède à moitié prix, parce qu'il veut voyager; et un voile de dentelle qui n'a pas été blanchi;

je l'ai acheté à la vente d'une femme qui avait peu de linge, mais des cachemires superbes.

Madame DERMANCE.

Non, non, mademoiselle Leblond; je vous dois déjà assez.

Mademoiselle LEBLOND.

Fi donc, madame; puis-je être inquiète avec madame? Sans parler de la confiance que madame est faite pour inspirer. Nous sommes encore loin de compte.

Madame DERMANCE, *bas.*

Paix donc, je vous en prie. (*Haut.*) J'ai assez de robes, j'ai trop de dentelles.

Mademoiselle LEBLOND.

Mais ces petites étoffes? regardez donc, comme c'est joli, comme c'est de bon goût, comme cela siérait à mademoiselle, à madame; on prendrait ces dames pour les deux sœurs, je le parie.

Madame DERMANCE.

Vous êtes une sirène, mademoiselle Leblond; je ne prendrai rien; et comme j'espère bientôt terminer notre compte à ma satisfaction....

Mademoiselle LEBLOND.

Eh! mon Dieu, madame, je n'en doute pas, et ce n'est pas là ce qui doit arrêter madame. Madame garde les deux pièces, n'est-ce pas? Cela fera trois robes; ne parlons pas du prix: neuf francs le mètre.

Madame DERMANCE.

En effet, c'est pour rien: mais pourquoi ne portez-vous pas toutes ces bonnes occasions à madame Bourville?

Mademoiselle LEBLOND.

Madame Bourville? oh! je ne suis pas jalouse de conserver sa pratique. Comment, madame,

voilà huit mois que je ne peux pas en tirer un écu, et c'est bien dix-huit cent quatre vingt francs qu'elle me doit.

Madame DERMANCE.

En vérité!

Mademoiselle LEBLOND.

Si elle ne devait qu'à moi, encore, je serais tranquille.

Madame DERMANCE.

Eh bien, ma fille, qu'en dis-tu?

HENRIETTE.

Moi, maman, je dis qu'il est bien malheureux que cette envie de paraître plus qu'elle n'est expose madame Bourville à de telles indiscrétions.

Mademoiselle LEBLOND.

Ah! vous avez raison, cela m'est échappé; mais vous êtes ses amies, vous n'en direz rien.

Madame DERMANCE.

Oh! n'ayez pas peur. Allons, je prends vos étoffes. Et vous dites donc que madame Bourville doit à tout le monde?

Mademoiselle LEBLOND.

Je ne fais que le soupçonner, madame. On prétend qu'elle a le malheur de mettre des sommes énormes à la loterie. Et son pauvre mari, c'est une pitié! s'il savait tout, il serait capable de se défaire; avec cela que la tête n'est pas forte. Moi je suis douce, compatissante; jusqu'ici je n'ai rien dit; mais la patience se perd, à la fin.

Madame DERMANCE.

Ah! je vous en prie, mademoiselle Leblond, ménagez-la, quand ce ne serait que par égard pour moi: c'est une si bonne personne, malgré tous ses ridicules.

SCENE IX.

LES MÊMES, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Je vais m'évanouir, un verre d'eau, de l'eau de Cologne. C'est affreux! c'est épouvantable! On n'est pas de cette mal-adresse-là.

Madame DERMANCE.

Eh! mon Dieu, que vous est-il donc arrivé?

Madame BOURVILLE.

Un événement, un accident, une horreur! Au détour de la rue, M. Bourville..... Pourquoi veut-on se mêler de ce qu'on ne sait pas? Je lui dis à dia, il tourne à droite, il accroche la boutique du libraire, voilà les brochures dans le ruisseau, deux glaces cassées, le libraire qui s'emporte, le monde qui s'amasse; moi, je veux parler, on dit que je crie; je rougis jusqu'au fond de l'ame, je laisse M. Bourville se débattre, je prends un fiacre, et me voilà.

Madame DERMANCE.

Vous n'êtes pas blessée?

Madame BOURVILLE.

Mais non, je ne crois pas; mon mari non plus; Jacques non plus. Mais jugez donc de mon malheur, du scandale.... Ah! bon jour, mademoiselle Leblond.

Mademoiselle LEBLOND.

Je vous salue, madame.

Madame DERMANCE.

C'est trop heureux que l'accident n'ait pas eu de suites. Tenez, pour vous consoler, voyez les jolies étoffes que mademoiselle Leblond m'a ap-

portées. Il faut vous en donner une robe. Vous en avez encore, mademoiselle Leblond, n'est-il pas vrai ?

Mademoiselle LEBLOND.

Hélas! non. Ce sont les deux dernières pièces que j'ai fournies à madame.

Madame BOURVILLE.

Comment, vous n'en avez plus; oh! il faudra bien que vous m'en trouviez.

Mademoiselle LEBLOND.

Eh! mais, madame, on ne fait pas l'impossible.

Madame DERMANCE.

Oh! elle vous en trouvera, j'en réponds; c'est une fille si bonne, si alerte pour des pratiques aussi exactes que vous. Mais, pardon, on m'attend. Pauvre femme! Vous avez dû avoir une frayeur!... Calmez-vous; je suis à vous dans l'instant. Mais pourquoi vous laisser conduire par votre mari ? Je vous en prie, mademoiselle Leblond, dès que vous aurez du nouveau, ne manquez pas de me l'apporter. Vous remettrez ces étoffes à ma femme-de-chambre.

(*Elle sort avec sa fille.*)

Mademoiselle LEBLOND.

Je n'y manquerai pas, madame.

SCENE X.

Mlle LEBLOND, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Que veut dire ce ton ironique? J'espère, mademoiselle, que vous n'avez rien dit qui pût me compromettre.

Mademoiselle LEBLOND.

Moi, madame ! pour qui me prenez-vous, s'il vous plaît ?

Madame BOURVILLE.

Pourquoi donc serrez-vous si vîte vos cartons, vos paquets ?

Mademoiselle LEBLOND.

Oh ! il n'y a rien là qui puisse convenir à madame.

Madame BOURVILLE.

Comment, rien ? ah ! voyons, je vous en prie.

Mademoiselle LEBLOND.

Ma foi, madame, il est inutile de s'exposer plus qu'on ne l'est.

Madame BOURVILLE.

Plaît-il, mademoiselle ?

Mademoiselle LEBLOND.

Je dis que quand madame aura acquitté le premier mémoire, je serai à ses ordres. Mais que jusque-là.... je suis prête à vendre au comptant.

Madame BOURVILLE.

Vous êtes une impertinente.

Mademoiselle LEBLOND.

Impertinente ! Je n'aime pas les injures, madame ; je m'adresserai à votre mari.

Madame BOURVILLE.

A mon mari ! ne vous avisez pas de cela. Revenez demain, dans la journée, ce soir, vous serez payée. Mais après, ne remettez plus les pieds chez moi. Je voudrais bien savoir par quel miracle mademoiselle accorde la préférence à madame Dermance, et lui laisse prendre à crédit tout ce qu'elle veut ?

Mademoiselle LEBLOND.

Eh mais, vraiment ! si madame voulait em-

ployer les secrets de madame Dermance.....

Madame BOURVILLE.

Les secrets! Et quels secrets?

Mademoiselle LEBLOND.

Je ne peux pas les dire, madame.

Madame BOURVILLE.

Ah! dites donc, dites donc, mademoiselle Leblond, ma bonne petite mademoiselle Leblond.

Mademoiselle LEBLOND.

Non, madame, je ne sais pas trahir la confiance des personnes. Voilà votre mari, je sors, et je reviendrai dans la journée, comme madame a bien voulu me le permettre. (*Elle sort.*)

Madame BOURVILLE, *seule.*

Des secrets! madame Dermance a des secrets. Ah! si je pouvais les pénétrer.

SCENE XI.

BOURVILLE, Mme BOURVILLE.

BOURVILLE.

J'en suis quitte pour quelque argent: je me suis hâté d'accourir, parce que j'ai pensé que tu étais inquiète de moi.

Madame BOURVILLE.

Moi, monsieur? très-inquiète, assurément. Ainsi, nous voilà revenus de notre promenade?

BOURVILLE.

Je n'en suis pas fâché. Tu m'entraînais, et j'ai des affaires ce matin; mais console-toi, demain.....

Madame BOURVILLE.

Demain! Je ne sors plus avec vous en cabriolet; je ne veux pas non plus me faire conduire par

un jokei, j'aurais l'air d'une solliciteuse de places; vous entendez ce que cela veut dire?

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

Madame BOURVILLE.

Oui, monsieur; en attendant que vous ayez un carrosse, comme votre ami Dermance, c'est une demi-fortune qu'il me faut.

BOURVILLE.

Mais, ma femme....

Madame BOURVILLE.

C'est la mode; c'est le moins que je puisse prétendre. Est-ce que vous n'auriez pas dû me prévenir. Oui, mon mari, une demi-fortune, ou nous nous brouillerons, entendez-vous?

(*Elle sort.*)

SCENE XII.

BOURVILLE, *seul.*

Mais, ma femme.... Allons, voilà une autre fantaisie. Oh! quel argent il m'en coûte pour avoir de temps en temps de la bonne humeur dans mon ménage. Il est bien heureux, Dermance! il doit tout à lui-même. De mon côté, je vais un peu vîte. Enfin, j'ai touché hier des sommes; et aujourd'hui.... J'ai les manières trop grandes, trop distinguées.... Je suis trop aimé des femmes, moi; cela me ruine.... Et ces lettres-de-change, dont l'échéance approche..... Oh! je ne m'inquiète guère.... Une affaire manque, j'en risque une autre, et tout cela se succède si bien.... que je ne sais pas trop ou j'en suis; mais on vit et l'on dépense.

SCENE XIII.

BOURVILLE, DERMANCE.

DERMANCE.

Excellente spéculation! cent pour cent de bénéfice! mais les fonds.... Et cet orfèvre qui me tourmente! Ah! te voilà, Bourville.

BOURVILLE.

Moi-même.

DERMANCE.

Tu ne vas pas au bois de Boulogne?

BOURVILLE.

Non, un accident.... Et puis j'ai fait réflexion. J'ai donné des rendez-vous; les affaires commandent. J'ai à recevoir de l'argent. (*A part.*) Si je m'adressais à lui.

DERMANCE.

Tu vois un homme transporté, mon ami; on vient de me proposer une opération superbe! Je ne la cherchais pas, on est venu me trouver.

BOURVILLE.

Je t'en fais compliment. Moi, je n'ai que le courant; mais il va bien, il va très-bien.

DERMANCE.

C'est une acquisition dans le grand genre, des bois, des prés, des usines, un domaine, des domaines.

BOURVILLE.

Moi, je ne sais auquel entendre. Je fais la commission, j'entreprends pour mon compte. Tu as vu mon nouveau magasin; il n'y a pas là d'armoires vides ni de paquets de foin; et mes eaux-de-vie, mes cafés, mes sucres, mon chantier.

DERMANCE.

Je pourrai te vendre mes bois. Je projette des coupes, des démolitions. Le bois est bien jeune, le bâtiment à abattre est en bon état; mais les bois, le fer, les plombs, les matériaux me paieront une portion du capital, et le château me restera.

BOURVILLE.

Ah! tu auras un château. Ma foi, moi, j'aime mieux faire valoir, et louer, comme je fais, une jolie maison aux portes de Paris.

DERMANCE.

Tu fais bien; mais moi, qui me trouve gagner assez, je peux bien céder à la manie de la propriété.

BOURVILLE.

Ainsi tu es content?

DERMANCE.

Très-content.

BOURVILLE.

Et moi aussi. Je te dirai que je suis sur le point de placer, comme on ne place pas, une très-forte somme. J'attends des rentrées, elles ne manqueront pas.

DERMANCE.

Non, elles ne te manqueront pas. Mais juge donc quelle excellente affaire! cent mille francs comptant, des délais pour le reste, et une rente viagère sur deux vieilles têtes qui ne peuvent pas aller loin. Je n'en suis pas aux expédiens; mes fonds me suffiront.

BOURVILLE.

Oui, ils suffiront; et même s'il me manquait quelque chose, je pourrais m'adresser à toi, n'est-ce pas?

DERMANCE.

A moi? Tu veux m'emprunter?

BOURVILLE.

Oh! peut-être.

DERMANCE, *à part.*

Il s'adresse bien. (*Haut.*) Mais, mon ami, je ne sais pas....

BOURVILLE.

Comment, tu ne sais pas? (*A part.*) Je le reconnais là.

DERMANCE.

Fais une chose, plutôt; renonce à ton affaire; la mienne est plus belle, je le parierais. Prête-moi tes fonds.

BOURVILLE.

Ah! tu comptais sur moi?

DERMANCE.

Pas du tout; c'est par l'intérêt que je prends à un ami.

BOURVILLE.

Laisse-donc. Chacun pour soi. Fais tes affaires, je ferai les miennes. (*A part.*) Quel égoïste!

DERMANCE.

A la bonne-heure; tu entends bien que ce n'est pas un service que je te demandais. Avec ma signature, je trouverai..... l'impossible. (*A part.*) Je ne sais où donner de la tête.

BOURVILLE.

La mienne vaut encore quelque chose sur la place. (*A part.*) Comment diable satisfaire ma femme, à présent?

DERMANCE.

Qu'est-ce que c'est? Tu me boudes, je crois.

BOURVILLE.

Moi, te bouder. Ah! tu me connais bien mal!

On se propose, on se demande, on prête ou l'on ne prête pas, et l'on n'en reste pas moins amis.

DERMANCE.

Bons amis.

BOURVILLE.

Excellens amis. Iras-tu à notre société demain? Je n'irai plus, moi; on y joue trop petit jeu, et puis ils y ont admis des artistes, cela joue serré.

DERMANCE.

Quel bien je ferai dans mes terres, à mes pauvres paysans! Tu y viendras avec ta femme, ton fils. Justement c'est près d'Orléans, à deux lieues de la manufacture de Lamarlière; vous aurez des logemens à choisir. Dix appartemens de maître, complets.

BOURVILLE.

C'est superbe!

SCENE XIV.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mon père, mon père, M. Lamarlière et sa femme qui arrivent à Paris.

DERMANCE et BOURVILLE.

Lamarlière!

HENRIETTE.

Voilà Pierre, leur vieux domestique, qui ne les précède que d'une heure; il a déjà parlé à maman.

SCENE XV.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Votre serviteur, mes bons messieurs. D'abord je vous dois demander bien pardon pour mon maître; ce n'est qu'au moment de monter en voiture qu'il a pu trouver le temps d'écrire deux mots que voilà, à M. Dermance.

BOURVILLE.

Ah! c'est à toi qu'il écrit!

PIERRE.

Nous avons eu tant d'embarras pour les visites à faire à monsieur notre préfet, pour emballer toutes nos marchandises. Oui, mademoiselle, nous venons exposer les produits de notre industrie. C'est glorieux pour notre manufacture; mais c'est bien juste. Allez, il n'y a pas eu de cabale contre nous; et madame a voulu profiter de l'occasion pour venir à Paris.

HENRIETTE.

Et M. Bourville le fils, vient-il avec vous?

PIERRE.

Oh! pas tout-à-fait si vîte; il faut quelqu'un de confiance pour accompagner le chariot de marchandises. Il ne sera ici que dans six jours. Et comme monsieur ne vous avait pas prévenus, moi je me suis proposé pour lui servir de courier, et, en cas que cela vous gênât de nous loger, choisir quelque bon hôtel garni.

DERMANCE.

Comment, un hôtel garni! Se moque-t-il de moi? Croit-il que je ne sois pas en état de le lo-

ger? Ce bon Lamarlière! C'est là un véritable ami.

BOURVILLE.

Oui, un ami sur lequel on peut compter.

SCENE XVI.

LES MÊMES, Mme DERMANCE.

Madame DERMANCE.

Entendez-vous? mademoiselle Lucile, Dumont, Antoine, qu'on se dépêche, que tout soit prêt, élégant, commode. Cette chère madame Lamarlière! quelle femme essentielle, intéressante! Point envieuse, point orgueilleuse.

SCENE XVII.

LES MÊMES, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Eh, mon Dieu! que veut dire tout ce train, tout ce bruit?

BOURVILLE.

Lamarlière et sa femme, qui seront ici avant une heure, qui logent chez Dermance.

Madame BOURVILLE.

Et pourquoi pas chez vous, monsieur Bourville?

Madame DERMANCE.

Réfléchissez donc, qu'habitant toutes deux la même maison, c'est comme s'ils logeaient chez vous.

Madame BOURVILLE.

Justine, ma cravache, mes gants; il fait un temps superbe, je vais au-devant d'eux.

Madame DERMANCE.

Nous y allons avec vous, ma chère. Eh bien! mon bon Pierre, allez donc vous reposer, vous rafraîchir; j'ai donné mes ordres.

PIERRE.

Bien sensible, madame; j'y vais.

HENRIETTE.

Il sera ici dans six jours.

PIERRE *à Henriette.*

J'ai quelque chose à vous dire de la part du jeune homme: chut. (*Il sort.*)

SCENE XVIII.

LES MÊMES, excepté PIERRE.

Madame DERMANCE.

Monsieur Bourville, vous emmenerez monsieur Lamarlière après-demain à votre Rocher de Cancale?

BOURVILLE.

Pourquoi donc? n'avez-vous pas du monde ce jour-là?

Madame DERMANCE.

Vous entendez bien qu'il figurerait mal avec nos convives.

BOURVILLE.

Il s'ennuierait avec les miens.

DERMANCE.

Laissons cela, ne songeons qu'au bonheur de revoir un ancien camarade.

Madame BOURVILLE.

En effet, qu'est-ce que la vanité auprès des plaisirs de l'ame ? J'aime sa femme de tout mon cœur. Ce qui m'inquiète, c'est que ces provinciales, quand elles viennent à Paris,... veulent tout voir, il faut les accompagner, et elles ont une tournure....

Madame DERMANCE.

Qui donnera du relief à la vôtre, ma chère.

Madame BOURVILLE.

C'est juste. Allons au-devant d'eux. Je me fais une fête de briller aux yeux de madame Lamarlière. (*Elle sort avec son mari.*)

DERMANCE, *à sa femme.*

Je n'ai qu'un mot à vous dire, madame; je veux que notre ami de province soit tout ébloui de notre éclat.

Fin du Premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LAMARLIERE, DERMANCE, BOURVILLE, Mme LAMARLIERE, Mme DERMANCE, Mme BOURVILLE, HENRIETTE.

LAMARLIERE.

Ma foi, mes amis, vous avez bien fait de venir au-devant de moi ; je ne me serais jamais douté que cet hôtel fût votre maison.

Madame LAMARLIERE.

C'est un palais!

BOURVILLE.

Oui, c'est joli.

DERMANCE.

Oh! je prendrai bientôt une maison entière. (*Appelant.*) Allons donc, Antoine, Dumont, servez monsieur; transportez les paquets. Ces drôles-là sont d'une négligence! (*Deux Valets traversent le Theâtre, portant des paquets.*)

Madame LAMARLIERE.

Vous voici donc enfin, ma chère madame Lamarlière.

Madame BOURVILLE.

J'avais dans l'idée qu'il m'arriverait quelque bonheur aujourd'hui.

DERMANCE.

Je devrais t'en vouloir. Songer à descendre dans un hôtel garni! J'ai un appartement d'ami complet.

BOURVILLE.

Et moi donc, n'ai-je pas l'entresol à ton service?

LAMARLIERE.

Bon jour, Dermance; bon jour, Bourville; la santé? elle est bonne? Les affaires? elles vont bien? Les miennes aussi, grace au ciel! Je ne marche pas aussi vîte que vous; mais enfin, il n'y a pas d'année sans quelques économies; charmant voyage que je fais là! L'honneur d'être appelé par le gouvernement : vous le savez, je ne suis glorieux que pour ma manufacture. Le plaisir de faire voir Paris à ma femme; cela flatte toujours une femme de province, et la joie de retrouver mes amis, mes camarades, dans un bel état de prospérité. Demandez, je n'ai fait que chanter pendant toute la route; n'est-ce pas, ma femme?

Madame LAMARLIERE

C'est vrai. Quel aimable garçon que votre fils, madame Bourville! Il sera ici dans six jours. Et cette belle demoiselle, madame Dermance, comme elle est grandie, comme elle est embellie! Oh! M. Bourville le fils me l'avait bien dit.

LAMARLIERE.

Or ça, je dis mes affaires à tout le monde, moi; d'ailleurs ce ne serait ni avec vous ni avec vos femmes que je voudrais avoir des secrets. Outre l'exposition de mon industrie, j'ai un grand motif qui m'amène à Paris; voilà seize ans que je travaille; comme je vous disais, il n'y a pas eu d'année sans économies. Il est temps de placer cela utilement, agréablement; j'ai rassemblé tous mes fonds. Dis-donc, femme, tu n'as pas oublié le porte-feuille?

Madame LAMARLIERE.

Il est là dans mon sac. Nous ne pensions pas être si riches. Deux cent trente-quatre mille cinq cents francs, en bons effets, en bonnes lettres-de-change. J'en ai fait le compte hier.

DERMANCE.

En vérité?

BOURVILLE.

Tant que cela! Ce cher ami!

LAMARLIERE.

Oh! pour vous, ce ne serait rien. Pour nous, c'est une fortune.

Madame BOURVILLE.

Et c'est madame Lamarlière qui a le portefeuille?

LAMARLIERE.

Oui vraiment: c'est toujours elle qui tient la bourse. Moi, je n'ai souvent pas le sou, mais je suis tranquille, elle ne me laisse manquer de rien. Brave femme! Quel dommage de ne pas avoir d'enfant! Voilà tout ce qui manque à notre bonheur. Ainsi, mes amis, vous m'indiquerez quelque honnête notaire, quelque placement solide; sans usure, au moins Outre que cela répugne, il faut s'en défier, n'est-ce pas? Toi, ma femme, tu vas te reposer, causer avec ces dames; et moi, je vous souhaite bien le bon jour. J'ai des lettres de M. le préfet pour le ministère; c'est trop important pour que je retarde.

BOURVILLE.

Tu as des lettres pour le ministère? Oh! oh!

Madame LAMARLIERE.

Vous allez prendre une voiture, monsieur Lamarlière; je n'entends pas qu'à peine arrivé vous couriez à pied; le pavé de Paris est fatigant. Je

t'en prie, mon ami, ménage-toi; ne vas pas faire une maladie.

BOURVILLE.

Attends, je vais faire atteler mon cabriolet.

DERMANCE.

Le mien est tout prêt dans la cour, et je ne sortirai pas.

LAMARLIERE.

Vous avez des cabriolets? Bravo, mes amis! il ne saurait vous arriver autant de bonheur que je vous en desire; mais vous me donnerez quelqu'un pour conduire, je me perdrais, moi, et je crains les embarras.

DERMANCE.

Viens avec moi; je vais donner mes ordres à l'un de mes gens, et tout en descendant nous causerons.

BOURVILLE.

Je vous accompagne; aussi bien ai-je affaire à ma caisse. Or ça, tu loges chez Dermance, mais après demain tu dînes chez moi, en bon endroit, en bonne compagnie.

DERMANCE.

Point du tout. Tu reculeras ton dîner, mon cher Bourville; Lamarlière sera bien aise de se trouver avec le ministre, chez moi.

LAMARLIERE.

Avec le ministre!

DERMANCE.

Oui; nous aurons quelques artistes, un concert.

Madame BOURVILLE.

Dans huit jours, je vous donne une fête à ma maison de campagne; nous aurons aussi des artistes.

LAMARLIERE.

A merveille; de plaisirs en plaisirs. Sans adieu, ma femme; votre serviteur mesdames; bon jour mon aimable demoiselle. Quelle jolie figure! il faut marier cela, Dermance, (*il chante*)

Et tôt, tôt, tôt, qu'on la marie.

Je ferai un second voyage tout exprès pour danser à la noce.

BOURVILLE.

Toujours aimable.

DERMANCE.

Toujours gai.

LAMARLIERE.

Je mourrai comme cela.

(*Il sort avec Dermance et Bourville.*)

SCENE II.

Mme BOURVILLE, Mme DERMANCE, Mme LAMARLIERE, HENRIETTE.

Madame DERMANCE.

Que vous êtes heureuse, ma bonne amie! c'est un homme charmant, que votre mari.

Madame LAMARLIERE.

N'est-ce pas? Il me semble que c'est d'hier que nous sommes mariés. Il n'y a pas le plus petit changement, en vérité. Allez, il vous aime bien tous, et je n'en suis pas jalouse. Je ne lui connais qu'un défaut : quand il traite avec quelqu'un à qui il croit pouvoir se confier, il est d'une crédulité.... C'est tout simple, il ne songe à tromper personne, il ne peut soupçonner personne de vouloir le tromper; et il se donne un mal! dès cinq heures du matin il est avec ses ouvriers à

dresser lui-même les métiers, à travailler sur de nouveaux procédés, c'est sa manie; c'est son empire que sa manufacture.

Madame BOURVILLE.

Mais cela doit vous faire une vie assez monotone; pas de société, pas de beau monde.

Madame LAMARLIERE.

Est-ce que j'ai le temps de m'ennuyer? est-ce que je n'ai pas mon ouvrage? est-ce que la journée ne se passe pas avec une rapidité?... c'est un détail qui ne finit pas. Soixante ménages qui sont autour de moi. Et je suis là comme une maîtresse de pension; comme une mère, plutôt. Ils sont si bonnes gens! ils me consolent de n'avoir point d'enfans. Et puis les confidences des jeunes filles, et les sermons qu'il faut faire aux jeunes garçons. Or, vous entendez bien, madame Bourville, que si je prends tant de soins des autres, je n'ai rien épargné pour le fils de nos amis; il ne néglige pas sa musique, il fait des progrès surprenans dans le dessin. Mon mari est enchanté de son travail, et moi je suis enchantée de sa douceur, de son honnêteté, de sa décence.

Madame BOURVILLE.

Oui, Georges est un bon enfant.

Madame LAMARLIERE.

Joli garçon. Et quel bon cœur! Oh! il me l'a répété bien souvent: il s'imagine n'avoir pas quitté la maison paternelle. Et avec quelle amitié il me parle de son père, de sa mère, et puis de madame Dermance et de sa fille.

Madame DERMANCE.

En vérité, vous me feriez aimer la vie pastorale; mais vous voilà à Paris, c'est à nous à vous en faire les honneurs.

Madame BOURVILLE.

Je m'en charge, je vous conduirai par-tout; au spectacle de la cour: j'ai des billets par un jeune officier de la garde; aux boulevards, il y a un mélodrame d'un pathétique! à l'opéra, j'ai pris parti dans la dernière querelle sur les ballets.

Madame LAMARLIERE.

Cela n'est pas de refus; je suis en vacances ici, je ne demande qu'à bien me divertir.

Madame DERMANCE.

Ce soir, nous vous menons au bal.

Madame LAMARLIERE.

Au bal! vous me direz comment il faut que je m'habille. Je ne peux pas aller de pair avec toutes vos belles dames; mais il ne faut pas être ridicule.

Madame BOURVILLE.

Soyez tranquille, rapportez-vous-en à notre goût. Eh! mais, ma chère, nous faisons babiller madame Lamarlière, et nous ne pensons pas qu'elle a besoin de repos.

Madame LAMARLIERE.

Eh! mon Dieu, non; je ne me suis jamais sentie moins fatiguée.

Madame DERMANCE.

Mais il faut vous faire voir votre appartement.

Madame LAMARLIERE.

Ah! oui, je n'en serai pas fâchée.

Madame BOURVILLE.

Vous permettez que je ne vous quitte pas, ma voisine? Je suis si heureuse, si transportée de l'arrivée de madame Lamarlière!

Madame LAMARLIERE.

En vérité, mes chères dames, vous n'imaginez pas combien je suis sensible à votre bonne récep-

tion. Au bal, ce soir! On m'a parlé de la danse de mademoiselle..., monsieur votre fils.

Madame DERMANCE.

Venez, venez; je me flatte que vous serez contente de votre appartement. Vous n'avez pas amené de femme-de-chambre, la mienne vous en servira.

Madame BOURVILLE.

La mienne n'est-elle pas aux ordres de madame? Disposez de tout ce que je possède, collier, bracelets, bagues, et boucles d'oreilles. J'ai tant de bijoux, que j'en peux prêter à mes amis. Venez, venez, ma chère.

(Elle sort avec madame Dermance et madame Lamarlière.)

SCENE III.

HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE.

Mademoiselle.

HENRIETTE.

Ah! c'est vous, Pierre?

PIERRE.

Ecoutez donc. Est-ce que vous n'avez pas entendu que j'avais quelque chose à vous dire de la part du jeune homme.

HENRIETTE.

De M. Bourville?

PIERRE.

Eh oui. Il m'en a tant prié; il en avait les larmes aux yeux; moi, cela m'a touché.

HENRIETTE.

Et enfin c'est....

PIERRE.

Une lettre qu'il m'a supplié de vous remettre. La voilà.

HENRIETTE.

Une lettre, à moi !

PIERRE.

D'abord, il m'a juré que c'était une lettre bien respectueuse, qu'on pourrait lire devant tout le monde; je l'en ai cru, parce que c'est un honnête jeune homme qui ne sait pas mentir. Cependant, il m'a bien enjoint de ne vous la remettre qu'en grand secret, et il dit que c'est à cause de mon âge et de mon attachement à mes maîtres qu'il m'a choisi pour confident, et afin que le message ne vous parût pas suspect venant d'un bon vieux serviteur.

HENRIETTE.

N'importe, je ne peux pas recevoir....

PIERRE.

Laissez donc; je sais toute la manigance; il ne vous écrit pas, vous ne lui écrivez pas; et pourtant vous êtes en correspondance.

HENRIETTE.

Nous !

PIERRE.

Oui vraiment; il a laissé à Paris sa pauvre vieille gouvernante, à qui il fait du bien, à qui il écrit toutes les semaines.... pour savoir de vos nouvelles, et la bonne femme vient vous apporter les lettres, et c'est vous qui dictez les réponses.

HENRIETTE.

Mais pourquoi m'écrire aujourd'hui?

PIERRE.

Parce que cela presse; parce qu'il s'agit d'une

affaire qu'il voudrait déjà voir en bon train quand il arrivera dans six jours.

HENRIETTE.

En vérité, Pierre, vous me mettez dans un grand embarras.

PIERRE.

Oh! il faut que vous preniez cette lettre, mademoiselle; si vous refusiez, vous me feriez croire que j'ai fait une mauvaise action de m'en charger.

HENRIETTE.

Je serais bien fâchée de vous affliger, mon brave homme; mais je ne sais si je dois.....

PIERRE.

Eh! vîte, prenez la lettre; cachez-la; voilà monsieur qui revient.

HENRIETTE, *prenant la lettre.*

Monsieur Lamarlière!

SCENE IV.

LES MÊMES, LAMARLIERE.

LAMARLIERE.

Je n'ai pas été long-temps. Ah! c'est vous, mademoiselle? c'est toi, Pierre? J'ai trouvé tout mon monde. Vous me voyez encore étourdi des politesses qu'on m'a faites. Dans une heure, je dois aller prendre le chef de bureau qui veut bien avoir la complaisance de me mener lui-même aux Invalides pour voir mes deux portiques.

PIERRE.

Ainsi, monsieur, vous voilà bien joyeux: moi aussi.

LAMARLIERE.

Si je le suis, mon garçon! Juge donc; s'en-

tendre dire qu'on fait honneur à sa patrie, qu'il est impossible que les étrangers fassent aussi bien. C'est mon dernier procédé qui les a frappés. Je m'y attendais. Cela n'est pas gauche d'avoir trouvé cela, n'est-ce pas? Demain, on doit me faire causer avec deux membres de l'Institut. Je suis revenu exprès pour votre cher papa, ma belle demoiselle. Il m'a dit qu'il avait à me parler, et comme je n'aime pas à perdre mon temps,....

HENRIETTE.

Je vais le prévenir que vous l'attendez, monsieur. (*Elle sort.*)

SCENE V.

LAMARLIERE, PIERRE.

LAMARLIERE.

Voudriez-vous avoir cette complaisance-là? Charmante fille, ma foi. Elle me rappelle ma femme quand je lui faisais la cour.

PIERRE.

Irai-je avec monsieur aux Invalides?

LAMARLIERE.

Oui, parbleu, mon vieux compagnon. Sors, voici Bourville. (*Pierre sort.*)

SCENE VI.

LAMARLIERE, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Déja de retour, Lamarlière?

LAMARLIERE.

Oui; je sais expédier les affaires.

BOURVILLE.

Tu n'as pas vu Dermance ?

LAMARLIERE.

Je l'attends.

BOURVILLE.

Enchanté de te trouver seul. Mon ami, mon bon ami, j'ai besoin de t'ouvrir mon cœur.

LAMARLIERE.

Eh, mon Dieu! tu parais tout préoccupé. Est-ce un service que je pourrais te rendre?

BOURVILLE.

Non; mais c'est moi qui crois pouvoir t'en rendre un.

LAMARLIERE.

Ah! ah!

BOURVILLE.

D'abord, posons les faits. Je suis le plus heureux des hommes. J'ai une fortune; j'ai un crédit; enfin, je me suis joliment arrondi depuis que j'ai quitté Saumur ; c'est que, vois-tu bien, Lamarlière, c'est en province que commencent les fortunes; mais ce n'est qu'à Paris qu'on en jouit et et qu'elles s'achèvent. Qu'est-ce qui m'a fait déserter la ville où j'étais établi? je n'avais plus rien à y faire; j'étais le plus riche, le plus considéré; je suis venu à Paris; l'homme tant remarqué en province s'y est trouvé ignoré. Mais je commence à percer ; on parle de moi.

LAMARLIERE.

Je t'en fais mon compliment. Mais où en veux-tu venir ?

BOURVILLE.

Ah! où j'en veux venir. Est-ce que tout cela ne te fait pas envie?

LAMARLIERE.

Pas du tout.

BOURVILLE.

Tu as tort; fais comme moi. Tu as des fonds à placer. Quitte ta manufacture; place tes fonds chez moi; associe-toi à moi, et nous arriverons à écraser tout ce qu'il y a de négocians.

LAMARLIERE.

Quitter ma manufacture! Jamais; c'est mon bonheur, c'est ma gloire.

BOURVILLE.

Ah! si c'est ton bonheur, n'en parlons plus. Chacun a ses inclinations. Un autre plan. Qu'est-ce que je veux, moi? ton avantage. Tu es embarrassé de tes fonds; je ne suis jamais embarrassé des miens, parce que le commerce.... c'est un fleuve qui coule toujours, et qu'il faut sans cesse alimenter.... Tu entends bien.

LAMARLIERE.

Non, mais je devine.

BOURVILLE.

Cela revient au même. Tu me connais, je te connais; reste en province, je reste à Paris; confie-moi ton argent; je te donne un intérêt dans ma maison.

LAMARLIERE.

Est-ce que tu as besoin de fonds?

BOURVILLE.

Moi! On m'en jette à la tête de tous côtés, et je les refuse. C'est l'amitié;... elle m'enflamme; je serais si joyeux de pouvoir t'obliger. Comme cela serait touchant! Deux anciens amis s'aidant mutuellement, utiles à l'état chacun dans son genre!

LAMARLIERE.

Il est certain qu'avec la confiance que j'ai en toi.....

BOURVILLE.

Tu ne peux rien trouver de plus avantageux : mon commerce, ta manufacture, deux affaires au lieu d'une. Moi, je t'ai proposé la chose d'abondance de cœur, cela m'est venu comme par inspiration.

LAMARLIERE.

Oui, je connais ton amitié.

BOURVILLE.

C'est convenu, n'est-ce pas ?

LAMARLIERE.

Oh ! pas encore.

BOURVILLE.

C'est convenu. Quel bonheur pour moi, pour toi. Je t'expliquerai, je te prouverai..... Je vais à la bourse ; et sans rien dire, finement, j'entame des négociations, je prépare des opérations pour l'emploi de nos fonds communs.

LAMARLIERE.

Un moment, rien n'est decidé.

BOURVILLE.

Qu'importe ? si tu ne veux pas, je prends tout à mon compte. Ah ! parbleu, je ne suis pas inquiet ; mais tu voudras, j'en suis sûr, c'est ton intérêt, c'est le nôtre ; l'union des cœurs, l'union des capitaux, quel avenir enchanteur ! j'en pleure de tendresse. *(Il sort.)*

SCENE VII.

LAMARLIERE, *seul.*

Où diable ce Bourville va-t'il me proposer....

Brave homme, il veut que je sois riche ; je n'en serais pas fâché, moi.

SCENE VIII.

DERMANCE, LAMARLIERE.

DERMANCE.

Pardon, mon ami, je t'ai fait attendre. Un pauvre diable à qui je viens d'escompter des billets. Parlons d'affaires. Il se présente une occasion excellente pour tes fonds. Tiens, lis cette affiche. (*Il lui présente une Affiche de biens à vendre.*)

LAMARLIERE.

Eh! mais vraiment, c'est un domaine immense, à vendre, à trois lieues de chez moi; je le connais, c'est trop fort, je ne peux pas acheter cela.

DERMANCE.

Non, c'est moi qui l'achète.

LAMARLIERE.

Tu l'achètes ; mais c'est une province tout entière : il faut un million pour l'avoir.

DERMANCE.

Mais, oui, à-peu-près. Je suis en état de soutenir de grandes entreprises; je prends ton capital, je te donne une première hypothèque, des intérêts raisonnables, et te voilà tranquille.

LAMARLIERE.

C'est que Bourville vient de me proposer un autre emploi.

DERMANCE.

Lequel?

LAMARLIERE.

De me donner un intérêt dans sa maison.

DERMANCE.

Bizarre projet!

LAMARLIERE.

Il m'a souri. L'idée de me voir associé à un ami...

DERMANCE.

Ecoute, je ne voudrais contrarier ni toi, ni Bourville, mais je ne crois pas que cela te convienne.

LAMARLIERE.

Oh! je n'ai pas encore accepté.

DERMANCE.

Bourville est très-solide, très-honnête; mais enfin c'est une chance qu'il te propose.

LAMARLIERE.

C'est vrai.

DERMANCE.

Et toi, qui en cours déja dans ta manufacture,...

LAMARLIERE.

Oh! des chances sures. Il y a dans le dòmaine que tu veux acquérir une jolie petite maison de campagne: elle faisait grande envie à ma femme; on n'a pas voulu la vendre séparément.

DERMANCE.

Aide-moi à faire la grande acquisition, je te vends la petite maison.

LAMARLIERE.

C'est plaisant que hors ma manufacture je ne sache jamais à quoi me décider. Me voilà fort embarrassé entre toi et Bourville.

DERMANCE.

Allons, le projet de Bourville n'a pas le sens commun, c'est un enfantillage; on s'associe comme cela par un beau mouvement d'amitié, et le plus souvent on finit par se brouiller.

LAMARLIERE.

Cela ne se voit que trop.

DERMANCE.

Pour toi, qui as des goûts simples, la petite maison de campagne, voilà ce qui te convient.

LAMARLIERE.

Quelque parti que je prenne, croyez mes bons amis, que je sais apprécier votre zèle, votre rare attachement.

SCENE VIII.

LES MÊMES, Mme LAMARLIERE.

Madame LAMARLIERE.

Te voilà, mon ami; eh bien, mademoiselle Dermance vient de nous conter qu'on t'avait reçu au ministère de la manière la plus honorable, comme tu le mérites.

LAMARLIERE.

Oui, vraiment; tu m'en vois dans la joie de mon ame.

Madame LAMARLIERE.

Et moi, je vais ce soir au bal.

LAMARLIERE.

Bien; amuse-toi, ma femme.

DERMANCE.

Tiens, je m'en rapporte à madame.

Madame LAMARLIERE.

De quoi s'agit-il donc?

LAMARLIERE.

Tu sais bien la petite maison qui est au bout du grand parc?

Madame LAMARLIERE.

Est-ce qu'il serait possible de l'avoir?

LAMARLIERE.

Peut-être.

DERMANCE.

Il n'y a pas de doute; elle est à toi si tu veux.

Madame LAMARLIERE.

Ah! mon ami, ne manque pas cela; c'est un bijou. Quel délice d'aller passer mes dimanches dans cette jolie petite maisonnette!

DERMANCE.

Allons, il faut faire ce cadeau-là à ta femme.

LAMARLIERE.

Eh bien, j'y penserai, je réfléchirai.

DERMANCE.

Il faudrait te hâter; tu sens bien que je sais où trouver l'argent nécessaire, moi. J'ai des actions sur plusieurs navires, des intérêts dans toutes les entreprises utiles; je suis lié avec tout ce qu'il y a de mieux dans Paris.

LAMARLIERE.

Eh bien, ce soir, demain, je te dirai..... Mais, j'ai des lettres à écrire.

DERMANCE.

Je vais te conduire à ma bibliothèque: elle te servira de cabinet pendant ton séjour à Paris. Dès que Bourville m'a vu des livres, il a voulu s'en donner; je ne sais trop pourquoi; il ne lit guère.

LAMARLIERE.

Ni moi non plus; je n'ai pas le temps.

Madame LAMARLIERE.

Tu ne me dis rien, mon ami; tu ne m'embrasses pas.

LAMARLIERE.

Si fait, parbleu, de tout mon cœur. Allons, tu auras ta petite maison.

DERMANCE.

C'est cela; à toi la petite maison, à moi le château; viens voir ma bibliothèque.

(*Il sort avec Lamarlière.*)

SCENE IX.

Mme LAMARLIERE, *seule.*

Ah! que je serai contente! Mais cette pauvre madame Dermance! il faut pourtant que j'en parle à M. Lamarlière. Quelle confidence elle m'a faite! quel malheur! quelle situation! je conçois ce qu'elle a dû souffrir. Obligée de cacher quelque chose à son mari! je ne pourrais pas, moi.

SCENE X.

Mme LAMARLIERE, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Enfin donc, vous voilà seule, ma chère; cette madame Dermance, j'ai cru qu'elle ne vous quitterait pas, j'ai pris le parti de lui céder la place; cela m'a coûté. J'étais si impatiente de pouvoir causer librement, franchement avec vous.

Madame LAMARLIERE.

De M. votre fils? C'est bien naturel, une mère.

Madame BOURVILLE.

Oui, de mon fils, de vous, de moi. Vous savez comme nous nous sommes prises tout d'un coup d'amitié dès le premier jour. Brave et digne femme que vous êtes! combien je prends part à votre bonheur! quel excellent homme de mari

que vous avez ! qu'il serait à desirer que tous lui ressemblassent.

Madame LAMARLIERE.

Eh ! mais, si je ne me trompe, vous faites à-peu-près tout ce que vous voulez de M. Bourville.

Madame BOURVILLE.

Ah ! tout ce que je veux ? pas tout-à-fait. On dit que je le mène, mais il s'en faut. On ne connaît pas l'intérieur des ménages, ma chère amie ; d'abord en fait de génie... Et puis, croyez-vous qu'il soit homme, comme le vôtre, à laisser tout l'argent à la disposition de sa femme ?

Madame LAMARLIERE.

Oh ! je n'ai point tout l'argent à ma disposition ; je compte avec M. Lamarlière.

Madame BOURVILLE.

J'entends bien ; mais avec la confiance qu'il a en vous, vous avez bien trouvé le moyen de vous faire une petite bourse à part, quelque petit trésor caché ?

Madame LAMARLIERE.

Non, en vérité ; je n'y ai jamais songé ; je n'en ai pas besoin.

Madame BOURVILLE.

Non ? je l'aurais cru, j'y avais songé moi, pour mon compte ; mais c'est impossible, et vous n'en avez pas besoin ; c'est heureux. Oh ! en province on n'a pas tant d'occasions de dépenses ; mais à Paris, le temps et l'argent passent si vîte, et il en faut tant pour suivre le ton, le bon ton, le grand ton : vous n'imaginez pas ce qu'il m'en coûte seulement pour aller de pair avec madame Dermance. Je la vaux bien, je crois. Enfin, ma chère, que diriez-vous

d'un mari qui après avoir reçu une dot comme la mienne, gêne sa femme au point de l'obliger à faire des dettes. J'en suis là pourtant.

Madame LAMARLIERE.

Vous devez !

Madame BOURVILLE.

Chut, parlons bas.

Madame LAMARLIERE.

Oui, parlons bas. Eh quoi ! vous devez, à l'insu de votre mari ?....

Madame BOURVILLE.

Mon Dieu, oui. Oh ! pas beaucoup. Cinq mille francs, six mille francs, huit mille francs tout au plus : mais j'ai des valeurs, je suis nippée ; j'ai des robes, des bijoux, des dentelles ; je n'achète que du beau, moi. Tenez, il faut être franche ; j'ai fait des folies, ma chère.

Madame LAMARLIERE.

En vérité?

Madame BOURVILLE.

Eh ! mon Dieu, oui; cela m'inquiète, cela me tourmente ; j'avais compté sur un cadeau de M. Bourville à ma fête. Rien que son buste en biscuit. Le beau bouquet ! comme c'est tendre ! Cela lui sied bien de se faire sculpter. Je voulais donc vous dire que si je ne trouve quelque ame charitable qui vienne à mon secours, il faut que je vende, que je mette en gages.

Madame LAMARLIERE.

Oh ! ne faites pas cela.

Madame BOURVILLE.

Et que voulez-vous ; j'ai poursuivi un terne pendant long-temps, mais j'y ai renoncé. C'est une ruine que la loterie ; je n'y mets plus.

Madame LAMARLIERE.

Vous faites bien.

Madame BOURVILLE.

Vous voyez, je vous confie tous mes petits chagrins. C'est tout simple, à une amie. Aidez-moi de vos conseils, je vous en prie.

Madame LAMARLIERE.

Ah! des conseils; ce n'est pas là ce qu'il vous faut pour le moment.

Madame BOURVILLE.

Non vraiment; il me faut mieux que cela.

Madame LAMARLIERE.

Le seul que je pourrais vous donner, ce serait de vous confier à votre mari.

Madame BOURVILLE.

Je n'en ferai rien; je l'aime trop; il en mourrait. Quelle misère que la vie! Je sens là comme un poids, comme un remords; et cependant, quel crime ai-je commis? Et il n'y a rien à perdre avec moi. Car enfin, j'ai mes reprises; comment, vous ne pourriez pas disposer d'une petite somme sans que votre mari s'en doutât.

Madame LAMARLIERE.

Oh! non; c'est précisément parce qu'il a confiance en moi que je ne peux pas, que je ne veux pas en abuser. Mais il est si brave homme, si obligeant; il vous aime tant. Ecoutez, j'ai déja une demande à lui faire pour un motif bien respectable, celui-là.

Madame BOURVILLE.

Ne lui dites rien, il me gronderait, je rougirais..... Faites mieux; demandez lui plus qu'il ne vous faut pour cet objet respectable.

Madame LAMARLIERE.

Non; ce serait tromper. Laissez-moi faire, je

lui parlerai; oui, j'entrevois..... Si je peux obtenir..... Je trouverai les moyens de ménager votre délicatesse, de garder votre secret.

Madame BOURVILLE.

Vrai? ah! vous êtes une femme charmante. C'est cela, pourvu qu'il ait l'air de ne rien savoir..... Je peux compter sur vous, n'est-ce pas?

Madame LAMARLIERE.

Je le crois.

Madame. BOURVILLE.

Vous me rendez la vie. Or ça, mon mari a commandé une fête à la campagne; sans façon: un feu d'artifice, des illuminations et des proverbes.

SCENE XI.

LES MÊMES, Mlle LEBLOND.

Mademoiselle LEBLOND.

Je suis exacte au rendez-vous, madame.

Madame BOURVILLE.

Très-exacte, trop exacte, mademoiselle Leblond. Cependant je suis bien aise de vous voir; j'ai une nouvelle pratique à vous donner. Madame, qui arrive de province.

Mademoiselle LEBLOND.

Eh! madame, ce n'est pas cela qui m'amène.

SCENE XII.

LES MÊMES, Mme DERMANCE.

Madame DERMANCE.

Votre mari est au jardin, avec monsieur Dermance. Je viens vous prévenir.... Ah! vous voilà, mademoiselle Leblond; vous arrivez à propos. (*A madame Lamarlière.*) Vous avez sans doute quelque emplette à faire, ma bonne amie? mademoiselle Leblond est la personne qu'il vous faut. (*Bas, à mademoiselle Leblond.*) Dans un heure mon écrin; je vous rends votre argent.

Mademoiselle LEBLOND.

Ah! ah!

Madame BOURVILLE.

C'est ce que je disais à notre amie. Eh! vîte, mademoiselle Leblond, allez nous chercher vos dentelles, vos étoffes. (*Bas, à mademoiselle Leblond.*) Dans une heure votre mémoire, et vous serez payée.

Mademoiselle LEBLOND.

En vérité, je vous remercie bien, mesdames, du soin que vous prenez de me procurer de bonnes occasions. Madame sera contente, je l'espère; vous aussi, mesdames; je tiens de tout, et à bon compte. Qu'est-ce qui fait que tout renchérit, c'est que le monde a la rage de dépenser plus qu'il n'a. Le financier a un équipage de chasse, la grisette va en premières loges; moi, je me tiens à ma place; un léger bénéfice me suffit; je cours chercher tout ce qu'on me demande, et je suis bien votre très-humble servante, mesdames.

(*Elle sort.*)

SCENE XIII.

Mme DERMANCE, Mme LAMARLIERE, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Bonne fille! excellente fille!

Madame DERMANCE.

Très-accommodante, sur-tout. Mais votre mari vous cherchait; je vais vous l'envoyer. Moi, j'ai des ordres à donner pour ce repas du ministre. (*Bas, à madame Lamarlière.*) Ah! ma bonne amie, quel service vous me rendrez, si vous pouvez.... (*Haut.*) Sans adieu, mes amies. (*Elle sort.*)

Madame BOURVILLE.

Moi, j'ai des préparatifs à faire pour le bal de ce soir; je ne danse plus guère depuis que j'ai pris de l'embonpoint; mais encore ne faut-il pas se mettre comme celles qui ne vont au bal que pour faire tapisserie. Je remets mon sort entre vos mains. (*Elle sort.*)

SCENE XIV.

Mme LAMARLIERE, *seule.*

Me voilà tout étourdie de ce que je viens d'apprendre!

SCENE XV.

Mme LAMARLIERE, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Ah! madame, que je suis aise de vous trouver; j'ai bien des choses à vous dire.

Madame LAMARLIERE.

Comment! et vous aussi?

HENRIETTE.

J'ai reçu une lettre.

Madame LAMARLIERE.

De qui?

HENRIETTE.

De monsieur Bourville fils.

Madame LAMARLIERE.

De Georges, à la bonne heure.

HENRIETTE.

Je sens que j'ai eu tort de la recevoir, de la lire; cependant, depuis que je l'ai lue, je ne sais si j'ai fait si grand mal. La voici; lisez-la. Il y est bien question de vous, madame.

Madame LAMARLIERE.

De moi!

HENRIETTE.

Il me marque que vous avez eu pour lui les soins de la plus tendre mère; et il voudrait bien qu'avant son arrivée vous eussiez parlé à ses parens, aux miens, d'un projet,.... d'un dessein qui date déja de bien loin, qu'il n'a pas osé vous dire.... Enfin, madame, il m'engage à me confier à vous.

Madame LAMARLIERE.

Eh bien, ma chère petite, me voila prête à recevoir vos confidences.

HENRIETTE.

Mon dieu, madame, est-ce que vous ne pourriez pas deviner ?

Madame LAMARLIERE.

C'est déja fait.

HENRIETTE.

Vraiment ? Ah, madame, c'est que je prévois de grands obstacles. Je suis bien malheureuse.

Madame LAMARLIERE.

En effet ; vous avez dix-sept ans, vous êtes jolie, votre père est riche, votre mère vous adore ; ne voilà-t-il pas une jeune fille bien à plaindre.

HENRIETTE.

Hélas ! madame, je me plains d'être trop riche. Ma mère me répète sans cesse que je dois faire un grand mariage ; madame Bourville, de son côté, dit que son fils est trop jeune pour se marier.

Madame LAMARLIERE.

Et vous n'êtes pas de son avis, vous ?

HENRIETTE.

Vous entendez bien que, M. Bourville et moi, nous ne pouvons avoir d'autre volonté que celle de nos parens ; mais enfin, c'est notre bonheur qu'ils veulent ; et s'il était possible de leur faire comprendre que pour nous le bonheur n'est pas dans la richesse.

Madame LAMARLIERE.

Pauvre petite ! Si elle était à moi, elle serait bien vîte heureuse.

HENRIETTE.

M. Bourville le fils croit que votre mari aura de l'empire sur mon père et sur le sien, que vous en aurez sur sa mère et sur la mienne.

Madame LAMARLIERE.

Et il s'agirait de parler bien vîte à ces chers parens?

HENRIETTE.

Voilà ce que c'est.

Madame LAMARLIERE.

Je vous le promets. Vous épouserez Georges, il faut que cela soit ainsi.

HENRIETTE.

Ah, madame! quelle reconnaissance! Ah, mon Dieu! j'entends M. Lamarlière: vous sentez qu'il n'y a pas de temps à perdre. Mais je ne veux pas être témoin de ce que vous allez lui dire. Je me sauve. (*Elle sort.*)

SCENE XVI.

LAMARLIERE, Mme LAMARLIERE.

Madame LAMARLIERE.

Allons, me voilà la confidente de tout le monde.

LAMARLIERE *entre en chantant.*

L'amour, l'estime et l'amitié
Sont les compagnons du voyage.

Madame LAMARLIERE.

Oui, chante, chante.

LAMARLIERE.

Te voilà, ma femme?

Madame LAMARLIERE.

Ah, mon ami! que j'ai de secrets à te conter!

LAMARLIERE.

A moi? Parle.

Madame LAMARLIERE.

D'abord, mademoiselle Dermance me quitte.

LAMARLIERE.

Eh bien?

Madame LAMARLIERE.

Elle aime le jeune Bourville; le jeune Bourville est amoureux d'elle.

LAMARLIERE.

Tu ne m'apprends rien de neuf. Ne l'avais-tu pas deviné le second jour de l'arrivée du jeune homme?

Madame LAMARLIERE.

Mais leurs parens ne veulent pas entendre parler de ce mariage.

LAMARLIERE.

Ils ont tort; c'est sortable, c'est avantageux pour tous deux.

Madame LAMARLIERE.

Dame, ils ont de grands projets d'établissement. La petite voudrait que tu parlasses à ton ami Dermance, à ton ami Bourville; moi, je me chargerais de parler à leurs femmes.

LAMARLIERE.

Avec plaisir. Joli sujet, que ce petit Bourville; c'est rangé, c'est intelligent; et puis, quand ils ont fait un bon choix, j'aime que les jeunes gens soient amoureux, cela les sauve de bien des sottises. Que diable Dermance peut-il espérer de mieux pour sa fille? Un ambassadeur? Et Bourville ne s'imagine-t-il pas que son fils va tourner la tête à quelque grande dame?

Madame LAMARLIERE.

Ensuite.... Mais promets-moi bien que tu ne parleras à personne de ce que je vais te confier, sur-tout à M. Dermance.

LAMARLIERE.

C'est convenu.

Madame LAMARLIERE.

Il est arrivé un grand malheur à sa femme.

LAMARLIERE.

Eh ! quoi donc ?

Madame LAMARLIERE.

Il y a deux mois qu'il s'est présenté à elle un créancier de sa mère.

LAMARLIERE.

Bah !

Madame LAMARLIERE.

Une pauvre femme dans la misère, avec je ne sais combien d'enfans, et un billet de dix mille francs.

LAMARLIERE.

Dix mille francs!

Madame LAMARLIERE.

C'était une dette d'honneur, une dette d'humanité; elle a craint que cela ne vînt aux oreilles de son mari, qu'il n'en fût affligé.

LAMARLIERE.

Eh bien ! elle a payé sur ses économies.

Madame LAMARLIERE.

Elle n'avait pas d'économies.

LAMARLIERE.

Elle n'a pas payé ?

Madame LAMARLIERE.

Elle a mis ses diamans en gage.

LAMARLIERE.

Diable !

Madame LAMARLIERE.

Cela n'est pas tout.

LAMARLIERE.

Eh ! quoi donc ?

Madame LAMARLIERE.

Madame Bourville....

LAMARLIERE.

Madame Bourville? ....

Madame LAMARLIERE.

Oh! celle-là, elle s'accuse; elle a fait des folies, son mari ne lui laisse pas d'argent, il faut soutenir son rang. Elle doit huit mille francs.

LAMARLIERE.

A l'insu de son mari?

Madame LAMARLIERE.

Eh! mon Dieu, oui. Elles se sont adressées à moi, elles voudraient que je leur prêtasse.... Leur situation m'a fait peine. J'ai dit que je t'en parlerais, elles ne voulaient pas; moi, j'ai dit que je ne pouvais pas m'en dispenser; mais je leur ai promis que tu leur garderais le plus profond secret.

LAMARLIERE.

Attends donc, ma chère amie. Les femmes ont voulu t'emprunter de l'argent; les maris m'ont pressé de placer mes fonds entre leurs mains.

Madame LAMARLIERE.

Eh bien?

LAMARLIERE.

Madame Dermance te fait une histoire d'une dette de sa mère, cela n'est pas clair; et cette sottise de se refuser tous au mariage le plus convenable pour les deux familles. Il y a dans Paris un air contagieux de vanité, de coquetterie, et de frénésie de briller.

Madame LAMARLIERE.

Eh bien, mon ami?

LAMARLIERE.

Tous ces grands appartemens, ces laquais, ces cabriolets, ces grands dîners, ces projets de fêtes et d'équipages, cacheraient-ils au fond la gêne et

la misère? Mes deux amis auraient-ils voulu me prendre pour leur dupe?

Madame LAMARLIERE.

Tu croirais....?

LAMARLIERE.

Je n'ai plus envie de chanter maintenant; les deux jeunes gens m'intéressent, je servirai leurs amours; ils sont plus raisonnables que leurs pères. Quant à eux, quant à leurs femmes, ne leur dis rien; habille-toi pour ce bal. J'ai d'autres amis, d'autres connaissances. On a beau se cacher, tout se sait, tout se soupçonne, au moins. Avant une heure je suis de retour.

Madame LAMARLIERE.

Je suis épouvantée de tes soupçons, mon ami. Eh mais! si la chose était, il faudrait les secourir, les sauver.

LAMARLIERE.

Un moment. Rends-moi mon porte-feuille.

Madame LAMARLIERE.

Le voilà; mais pourquoi?

LAMARLIERE.

Tu as un bon cœur, un trop bon cœur peut-être, et je suis bien aise de n'agir qu'à ma tête. Sans adieu, femme.

SCENE XVII.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Eh bien, monsieur, est-ce que nous n'allons pas voir nos portiques?

LAMARLIERE.

Vas te promener, j'irai demain; j'ai autre chose à faire aujourd'hui. (*Il sort.*)

Madame LAMARLIERE.

Ne t'effraie pas, mon bon Pierre; tu le connais : quand il trouve à s'occuper des affaires des autres, il néglige les siennes. Viens avec moi ranger nos effets. Ah! mon Dieu, moi qui croyais qu'elles allaient m'effacer, m'éclipser.... Qu'on a bien raison de dire: Quand l'orgueil arrive, la pauvreté n'est pas loin.

Fin du Second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LAMARLIERE, PIERRE.

PIERRE.

Vous voilà donc enfin, monsieur?

LAMARLIERE.

Laisse-moi, j'ai de l'humeur. Morbleu, j'en ai trop appris. Bien, mes amis; disputez-vous à qui m'éblouira le plus. Vantez-moi vos grandes entreprises, vos nouvelles connaissances, glorifiez-vous de ne plus voir de petites gens; moins heureux que les riches que vous ne pouvez atteindre, plus malheureux que les pauvres dont vous rougiriez d'imiter l'économie, vous voulez faire envie? Vous faites pitié. Ah! mon bon Pierre, quelle sotte chose que la vanité! Où est ma femme?

PIERRE.

A sa toilette, monsieur.

LAMARLIERE.

A sa toilette! je n'entends pas cela. Oh! les femmes! Elle a un cabriolet, je veux un carrosse; elle a des perles, il me faut des diamans; elle a une maison de campagne, vous m'achèterez un château. Et voilà comme elles enivrent, comme elles perdent un pauvre mari.

PIERRE.

Eh mais, monsieur, madame n'est pas comme cela.

LAMARLIERE.

Oh ! non, grace au ciel ; ma bonne femme, quelle différence ! Mais je ne veux pas qu'on me la gâte à Paris. Je vais la trouver.

PIERRE.

La voilà, monsieur.

LAMARLIERE.

C'est bon. Sors. (*Pierre sort.*)

SCENE II.

LAMARLIERE, Mme LAMARLIERE, *très-parée.*

Madame LAMARLIERE.

Eh bien, mon ami ?

LAMARLIERE.

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela ? des plumes, du rouge, un turban.

Madame LAMARLIERE.

Ce sont ces dames qui m'ont parée, qui m'ont fait acheter toutes ces jolies choses.

LAMARLIERE.

Faut-il faire avancer la voiture de madame ?

Madame LAMARLIERE.

Ah ! ne te moque donc pas.

LAMARLIERE.

Est-ce que cette parure convient à notre état ? Je n'en suis pas plus ennemi qu'un autre, mais il faut se mesurer.

Madame LAMARLIERE.

Comme tu me parles, mon ami !

LAMARLIERE.

Est-ce que tu voudrais aussi emprunter de l'argent à l'insu de ton mari ?

Madame LAMARLIERE, *se débarrassant de ses plumes, de son bonnet.*

Ah! mon Dieu, tu as raison. Eh vîte, eh vîte, que je me débarrasse de tout cet attirail. Tiens, comment me trouves-tu?

LAMARLIERE.

Attends. (*Il tire son mouchoir de sa poche, et lui essuie son rouge.*) Là, te voilà mille fois mieux. Embrasse-moi.

Madame LAMARLIERE.

Et je me sens mille fois plus a mon aise, je n'osais pas me remuer.

LAMARLIERE.

Eh bien, je savais les sottises des femmes, je viens d'apprendre celles des maris.

Madame LAMARLIERE.

Ils sont ruinés?

LAMARLIERE.

Oh! non, ils peuvent encore faire honneur à leurs affaires; mais il est temps. Et avoir voulu m'entraîner avec eux, me proposer des placemens, des associations!

Madame LAMARLIERE.

Ils ont voulu te tromper?

LAMARLIERE.

Oh! non, ils se sont trompés eux-mêmes; ils s'abusent, ils se flattent. En attendant, Bourville a souscrit des lettres-de-change dont l'échéance approche; Dermance convoite un domaine d'un million, et il n'a pas de dot à donner à sa fille. Ils se sont empressés de me demander mes fonds; l'un, pour parer à l'embarras du moment; l'autre, pour compléter la folie du jour; et tous deux pensant que, simple comme je suis, je prêterais de confiance.

Madame LAMARLIERE.

Eh mais, mon ami, cela n'est pas bien.

LAMARLIERE.

Oh ! ils se forgeaient des ressources imaginaires. Non; ils ne sont encore ni ruinés, ni fripons. Mais de combien s'en faut-il ? De bien peu, j'en ai peur. D'abord, je garde mon argent; quand je dis que je le garde, c'est-à-dire..... Que ne s'ouvraient-ils à moi ? Je ne veux pas être leur dupe, je suis prêt à les obliger. Je n'ai pas d'enfans: ils en ont, eux, et ils se refusent à leur bonheur.

Madame LAMARLIERE.

Et que vas-tu faire?

LAMARLIERE.

Je n'en sais rien. Tâche de savoir de ces dames les noms, les adresses de leurs créanciers.

Madame LAMARLIERE.

Les voilà, elles m'en ont donné la note.

LAMARLIERE, *lisant.*

Fort bien. M. Carmin, mademoiselle Leblond, M. Josse.

Madame LAMARLIERE.

Et que vais-je leur répondre, moi ?

LAMARLIERE.

Donne-leur des conseils, fais-leur des sermons, de la morale.

Madame LAMARLIERE.

Elles ne sont guère en état de l'entendre.

LAMARLIERE.

Voici Dermance, laisse-moi, j'irai te retrouver.

Madame LAMARLIERE.

Tu ne m'en veux plus, mon ami?

LAMARLIERE.

Va, je ne t'en aime que mieux, depuis que je

sais ce qui se passe chez nos amis. Tiens, renvoie ces chiffons à la marchande de mode.

Madame LAMARLIERE.

Oui, que nous ne les voyions plus. Allons, tâche de réussir. (*Elle sort.*)

LAMARLIERE.

Oui, je vais lui parler avec force, avec éloquence.... Je vais.... Ma foi, je ne sais trop que lui dire. Je tremble de lui faire de la peine.

SCENE III.

LAMARLIERE, DERMANCE.

DERMANCE.

Il faut absolument, mon ami, que tu te décides à me prêter tes fonds. Une acquisition magnifique! tout le monde m'en fait compliment. Tout est prêt; les actes sont convenus, arrêtés; il ne manque que ton argent, je l'ai promis.

LAMARLIERE.

Mon ami, ne m'as-tu pas dit que tu n'étais pas inquiet de trouver des fonds?

DERMANCE.

Parbleu! pour une affaire comme celle-là; mais je te dois la préférence.

LAMARLIERE.

Mon ami, c'est que j'ai réfléchi, et je crois que je placerai ailleurs.

DERMANCE.

Ailleurs?

LAMARLIERE.

Oui; je ne sais pas encore....

DERMANCE.

Je le sais, moi. Chez Bourville.

LAMARLIERE.

Chez Bourville!...

DERMANCE.

C'est tout simple ; tu as plus de confiance en lui.

LAMARLIERE.

Non ; et même, s'il faut te parler franchement, j'ai des inquiétudes.

DERMANCE.

Sur moi ?

LAMARLIERE.

Pas du tout; sur Bourville. Ne trouves-tu pas qu'il affiche un luxe bien fort pour son état ?

DERMANCE.

Mais, je ne vois pas.

LAMARLIERE.

Oh! je vois, moi..... Ecoute ; tu commences à mener un grand train, tu fais de grandes entreprises, c'est fort bien ; mais je crains que le desir de t'égaler, de te surpasser même, ne soit le seul mobile de notre ami Bourville.

DERMANCE.

Tu crois ?

LAMARLIERE.

Ce serait fort dangereux. Il n'y a pas de raison pour qu'il s'arrête. Aujourd'hui il dépensera plus qu'hier, demain plus qu'aujourd'hui. Aujourd'hui, c'est toi qu'il veut atteindre; demain, ce sera un autre; et il aura beau s'avancer, il aura toujours devant lui quelqu'un dont il sera jaloux. Ce n'est pas pour toi que je parle.

DERMANCE.

J'entends bien. Cependant, pour réussir, il faut briller.

LAMARLIERE.

C'est là ta façon de penser ?

DERMANCE.

Sans doute.

LAMARLIERE.

A la bonne heure. (*A part.*) Il ne veut pas m'entendre.

SCENE IV.

LES MÊMES, BOURVILLE.

BOURVILLE.

Quand je te disais, que j'aurais plus d'affaires que je n'en voudrais. Ils ont tous été étonnés en me voyant sur les rangs pour une certaine spéculation..... Qu'y a-t-il donc là de surprenant, messieurs? N'ai-je pas des fonds ? N'ai-je pas des amis? Je pensais à toi, mon cher Lamarliere.

LAMARLIERE.

Et nous, mon cher Bourville, nous parlions de toi.

BOURVILLE.

De moi ?

LAMARLIERE.

D'abord, je ne pourrais pas accepter ce que tu me proposais tantôt.

BOURVILLE.

Tu n'as donc pas compris ? un intérêt dans ma maison, des bénéfices sûrs.

LAMARLIERE.

Eh ! oui, je comprends parfaitement; tu veux m'emprunter. Je ne peux pas prêter.

BOURVILLE.

Pourquoi donc cela ?

LAMARLIERE.

Oh! pour des motifs que je t'expliquerai. Ensuite.... Tiens, demande à Dermance ce que je lui disais tout-à-l'heure.

BOURVILLE.

Eh quoi donc?

DERMANCE

Lamarlière prétend que peut-être il vaudrait mieux pour toi ne faire qu'un modeste commerce.

BOURVILLE.

Et te laisser primer, n'est-ce pas? Rentrer dans la foule, pour te donner plus d'éclat.

DERMANCE.

Il n'est pas question d'établir une comparaison entre toi et moi.

BOURVILLE.

Comment, il n'est pas question! Garde tes conseils pour toi-même, mon ami. Tu en as peut-être plus besoin que celui à qui tu les donnes.

LAMARLIERE.

Serait-il vrai, Dermance; serais-tu toi-même embarrassé?

DERMANCE.

Eh! non; il ne sait ce qu'il dit. C'est l'envie quil e fait parler.

LAMARLIERE.

Ah! mes amis, point d'envie, point de jalousie entre nous; mais de la bonne et franche amitié.

DERMANCE.

Eh bien! sans envie, avec franchise, ma fortune est dans l'état le plus florissant.

BOURVILLE.

Et moi, crois-tu que je ne sois pas très-riche, et en route de le devenir davantage?

LAMARLIERE.

Oui-dà, mes bons amis; prenez que je n'ai rien dit; je vous félicite.... Eh! parbleu, il me vient une idée; pourquoi ne ferais-je pas comme vous, moi? Oui, votre exemple me tente.

DERMANCE.

Toi, Lamarlière?

LAMARLIERE.

Allons, allons, ce serait un abus que de rester perpétuellement relégué dans une province. Voilà qui est fini; je ferai des voyages à ma manufacture, et je m'établis à Paris.

DERMANCE.

Comment, tu t'établis à Paris?

BOURVILLE.

Ce que je t'avais proposé d'abord: tu t'associes à moi.

LAMARLIERE.

Pas du tout. Je ferai mes affaires tout seul.

DERMANCE.

Ce serait une extravagance.

BOURVILLE.

Tu aurais tort.

LAMARLIERE, *à part.*

Bon, j'y suis. (*Haut.*) Je viens de rencontrer notre ancien camarade Dupré, que nous regardions comme un assez mauvais sujet. Eh bien, il fait son chemin, et il le fait faire aux autres. De quoi m'avez-vous parlé tous les deux? De misères, de bagatelles. Dupré m'a fait entrevoir des avantages, des spéculations.... Bah! à perte de vue.

DERMANCE.

Ce Dupré n'a pas pu seulement être reçu courtier; il est sans crédit.

LAMARLIERE.

Laissez donc. D'après ce qu'il m'a dit, je commence par doubler ma somme. Je ne suis pas gauche, je ne suis pas timide; une fois lancé, je ne m'arrête plus.

DERMANCE.

Mais tout-à-l'heure tu tenais un tout autre langage.

LAMARLIERE.

Ne m'as-tu pas prouvé que j'avais tort? Ainsi, mes enfans, vous ne m'en voulez pas; je garde mes fonds, et je les fais travailler pour mon compte. Bien le bon jour. Quand on médite des opérations, des dépenses, on n'a pas de temps à perdre. Je vais chez Dupré. (*A part.*) Allons trouver ma femme; donnons-lui ses instructions. (*Haut.*) Oui, mes amis, sans envie, sans jalousie; nous nous traiterons, nous brillerons, nous tomberons, nous nous relèverons, et notre vie sera un cercle continuel de grandes affaires et de magnifiques plaisirs. (*Il sort.*)

SCENE V.

DERMANCE, BOURVILLE.

DERMANCE.

Eh mais, écoute donc....

BOURVILLE.

Est-il fou?

DERMANCE.

Il plaisante, sans doute.

BOURVILLE.

Je n'en sais rien; ce qu'il y a de certain, c'est qu'il ne faut pas compter sur ses fonds.

DERMANCE.

Oh ! oui, c'est prouvé; cela te gêne peut-être?

BOURVILLE.

Moi? je n'en ai pas plus besoin que toi. (*A part.*) Il faut pourtant que je trouve d'autres moyens.

DERMANCE, *à part.*

Quel parti prendre? du courage. J'ai d'autres amis, mes livres, les diamans de ma femme... (*Haut.*) Ce pauvre Lamarlière ! si l'ambition le gagne, il se perdra.

BOURVILLE.

Oh ! mon Dieu, oui; il n'a pas la tête, l'activité nécessaire.... (*A part.*) Ma femme, qui se prétend discrète et raisonnable; tudieu ! quelle discrétion !

DERMANCE, *à part.*

Oui, un léger à compte sur le grand domaine; et à l'extinction des rentes viagères, je pourrai donner une dot à ma fille. (*Haut.*) Sans adieu, Bourville.

BOURVILLE.

Attends, je sors avec toi.

SCENE VI.

LES MÊMES, PIERRE.

PIERRE.

Qu'est-ce que cela veut donc dire, messieurs? je viens de rencontrer mon maître, il m'ordonne de lui chercher un appartement, une femme-de-chambre pour madame, un laquais pour lui; il m'élève au poste de valet-de-chambre; ce ne sont que des projets de dépense.

DERMANCE.

Allons, la tête est partie, c'est clair. Mais c'est donc une rage qui gagne tout le monde? (*Il sort.*)

BOURVILLE.

Eh! mais, si tout le monde se mêle de vouloir briller, qu'est-ce qui restera donc ouvrier ou domestique? C'est inquiétant, fort inquiétant.

(*Il sort.*)

SCENE VII.

PIERRE, *seul.*

Eh! bien, ils s'en vont, ils me laissent là. Mais je n'y conçois rien: monsieur qui prend de l'humeur contre ses amis, et qui tout d'un coup s'avise de faire comme eux.

SCENE VIII.

PIERRE, Mme BOURVILLE.

Madame BOURVILLE.

Ah! vous voilà, bonhomme? Votre maître est-il rentré? A-t-il parlé à sa femme? Je voudrais bien la voir. Je suis d'une inquiétude, d'une impatience. Cette mademoiselle Leblond, elle ne va pas manquer d'accourir.

PIERRE.

Je m'en vais prévenir madame que vous voulez lui parler. Tenez, voici madame Dermance.

(*Il sort.*)

Madame BOURVILLE.

Madame Dermance! elle a juré d'être importune toute la journée.

SCENE IX.

Mme DERMANCE, Mme BOURVILLE.

Madame DERMANCE.

Eh! mon Dieu, ma chère, savez-vous ce qui se passe? monsieur Lamarlière qui abandonne la province. C'est Justine qui est venue me le redire; elle a entendu une conversation entre le mari et la femme.

Madame BOURVILLE.

Pas possible.

Madame DERMANCE.

Et il est question de bijoux, de meubles, de domestiques. Il est sorti pour faire des emplettes.

SCENE X.

LES MÊMES, Mme LAMARLIERE.

Madame LAMARLIERE.

Ah! vous voilà, mesdames.

Madame BOURVILLE.

Eh mais! qu'avez-vous donc fait de votre joli bonnet, de votre rouge? comme vous voilà pâle!

Madame LAMARLIERE.

Pour le rouge, monsieur Lamarlière dit qu'il ne peut pas encore s'y faire; mais le bonnet, il l'a trouvé trop simple, trop mesquin; il s'est chargé de m'en rapporter un autre lui-même; des dentelles, des fleurs, un esprit, une aigrette. Vous ne savez pas? il m'a repris le porte-feuille.

Madame BOURVILLE.

Ah, mon Dieu!

Madame DERMANCE.

Par défiance ?

Madame LAMARLIERE.

Oh ! non, mais il en a besoin pour toutes ses acquisitions ; il veut m'acheter des diamans.

Madame DERMANCE.

Des diamans !

Madame LAMARLIERE, *bas, à madame Dermance.*

Vous entendez bien que ce n'était pas le moment de lui parler des vôtres. (*Haut.*) Il ne sait pas si son argent lui suffira pour tout ce qu'il projette ; mais il a bon crédit. (*Bas, à madame Bourville.*) Quand il va faire des dettes lui-même, j'aurais eu mauvaise grace de l'entretenir de celles des autres.

Madame BOURVILLE.

Quel contre-temps !

Madame DERMANCE.

Quel embarras !

Madame BOURVILLE.

Eh ! mais, ma bonne amie, il est donc vrai que monsieur Lamarlière veut s'établir à Paris ?

Madame LAMARLIERE.

Très-vrai.

Madame DERMANCE.

Cela doit bien vous contrarier, vous qui aimiez tant votre manufacture.

Madame LAMARLIERE.

Un peu ; mais que voulez-vous ? c'est le tableau de votre fortune, de votre bonheur, qui l'a séduit, qui l'a décidé.

Madame DERMANCE, *à part.*

Notre fortune !

Madame BOURVILLE, *à part.*

Notre bonheur !

SCENE XI.

LES MÊMES, HENRIETTE.

HENRIETTE.

Mademoiselle Leblond vous demandait, maman.

Madame DERMANCE.

Qu'elle revienne demain.

Madame BOURVILLE.

Dites que je n'y suis pas, je vous en prie.

HENRIETTE.

Monsieur Lamarlière rentrait au même instant, elle s'est nommée, et ils sont sortis ensemble.

Madame DERMANCE.

Ensemble!

Madame BOURVILLE.

Eh pourquoi donc sont-ils sortis ensemble?

Madame LAMARLIERE.

Encore quelque nouvelle galanterie de sa part, je le parierais; quelque nouveau cadeau qu'il veut me faire.

Madame BOURVILLE.

Elles sont bien heureuses, celles à qui leurs maris font des cadeaux.

HENRIETTE, *bas, à madame Lamarlière.*

Eh bien, madame?

Madame LAMARLIERE, *bas, à Henriette.*

Du courage, tout ira bien. (*Haut.*) Ah ça, ma chère madame Bourville, qu'allez-vous faire de votre fils? Le laisserez-vous à notre manufacture, quoique nous n'y soyons plus?

HENRIETTE.

Comment, madame! monsieur Lamarlière quitte sa manufacture?

Madame LAMARLIERE.

Oui, ma belle demoiselle. Il ne tardera pas à la vendre, probablement; il veut que je prenne des maîtres de toutes sortes, comme vous avez fait, madame Bourville, en revenant de Saumur.

Madame DERMANCE.

Parlons raison, je vous en prie, ma bonne amie; est-ce que vous approuvez la conduite de votre mari?

Madame BOURVILLE.

Il se ruinera, ma bonne amie.

Madame LAMARLIERE.

Il dit qu'il faut cela pour s'enrichir; au surplus, parlez à lui-même.

SCENE XII.

LES MÊMES, LAMARLIERE.

LAMARLIERE, *en entrant*.

C'est bon, c'est bon; je rendrai réponse demain. Vous voyez un homme enchanté, ébloui. Comme les arts se perfectionnent! comme on travaille en meubles, en bijouterie! c'est merveilleux.

Madame DERMANCE.

Oh! sans doute, Je voulais vous dire....

LAMARLIERE.

Avez-vous quelques diamans de trop, madame Dermance? j'en cherche d'occasion pour ma femme.

Madame LAMARLIERE, *bas, à son mari.*

Tais-toi donc, mon ami.

LAMARLIERE.

Tu seras contente de mes emplettes. Nous en

avons d'autres à faire. Ce soir tu vas au bal, mais demain, nous courrons tous les marchands.

Madame BOURVILLE.

Prenez bien garde qu'on ne vous trompe.

LAMARLIERE.

Oh! quand on me ferait payer un peu cher.... Il faut bien payer le crédit; n'est-ce pas, madame Bourville? J'ai loué un appartement, je ne partirai pas sans vous avoir remerciée, madame Dermance, de votre accueil vraiment amical. Huit pièces de plein pied, une grande cuisine, une cave immense; remises, écuries! il faudra meubler tout cela.

Madame DERMANCE.

C'est un vertige, c'est un délire.

Madame BOURVILLE.

Mais, mon mari et moi, nous n'avons jamais été si extravagans.

LAMARLIERE.

Ah! voici Bourville.

SCENE XIII.

LES MÊMES, BOURVILLE.

LAMARLIERE.

Eh bien! mon ami, comment vont les affaires?

BOURVILLE.

Mal, très-mal; en un quart-d'heure tout à changé. Je ne trouve rien, tout me manque.

LAMARLIERE.

Je le crois bien; j'accapare tout, je ne laisse rien faire aux autres. J'ai revu Dupré, il court pour moi. Ah! ah! comme ces gens-là sont actifs, quand ils voient de l'argent comptant. Je rece-

vrai les ministres, je donnerai de grands dîners chez les traiteurs, des fêtes charmantes dans une maison de campagne que je vais louer.

BOURVILLE.

Tu te perds, tu te perds, mon ami; écoute les conseils d'un ancien camarade, qui s'attendrit sur ton sort.

LAMARLIERE.

Laisse-moi donc tranquille, avec ton attendrissement; je ne veux plus songer qu'à jouir, gagner et dépenser.

SCENE XIV, ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, DERMANCE.

DERMANCE.

Toutes les bourses fermées. Rien.

LAMARLIERE.

Eh bien! mon ami, achètes-tu ton grand domaine?

DERMANCE.

Il se présente des difficultés.

LAMARLIERE.

Tu y renonces? Je me mets sur les rangs; je le pousserai vivement.

DERMANCE.

Comment! ce n'est donc pas une plaisanterie? Tu veux donc sérieusement faire des affaires? t'établir à Paris?

LAMARLIERE.

Très-sérieusement.

BOURVILLE.

Oui vraiment; et il médite des folies.

LAMARLIERE.

Comment, des folies? Eh mais, parbleu, c'est vous qui m'avez monté la tête. (*à Dermance.*) Demande à ces dames et à Bourville quel train de maison je vais avoir.

DERMANCE.

Mais tu as donc des fonds, des moyens?...

LAMARLIERE.

Non; pas plus que je ne vous ai dit. N'est-ce pas assez? Combien y a-t-il de gens qui marchent en avant, et n'ont pas tant d'argent comptant!

DERMANCE.

Mais au train dont tu y vas, tu auras bientôt mangé le tien.

LAMARLIERE.

Il servira à m'en faire gagner d'autres.

DERMANCE.

Cela n'est pas sûr. Comment est-il possible, quand on a un établissement solide, qu'on songe à l'abandonner pour des chimères?

BOURVILLE.

De vraies chimères. Oui, mon ami; car enfin ce luxe, cette manie de briller, cette vanité, est-ce le bonheur?

LAMARLIERE.

Oh! vous avez beau dire, j'y mets de l'amour-propre.

DERMANCE.

Le beau motif d'orgueil, que de paraître plus riche que ton voisin!

BOURVILLE.

Si tu ne l'es pas réellement.

DERMANCE.

Et les peines, les dangers que tout cela traîne à sa suite!

BOURVILLE.

Qui ne risque rien n'a rien ; mais qui risque trop perd tout.

DERMANCE.

Les erreurs, les accidens, la mauvaise foi des agens !

BOURVILLE.

Et de là les inquiétudes, les mauvaises nuits.

DERMANCE.

Et une chute complète.

BOURVILLE.

Oui, vraiment ; on dépense, on spécule, on se trompe.

DERMANCE.

On s'obstine.

BOURVILLE.

On se ruine, on perd la tête.

DERMANCE.

On se noie, ou l'on devient fripon.

BOURVILLE.

Voilà la marche.

LAMARLIERE.

Voilà la marche. Eh ! bien, appliquez-vous donc à vous-même tout ce que vous venez de me dire.

DERMANCE.

Comment ?

BOURVILLE.

Que dis-tu ?

LAMARLIERE.

Vous n'êtes donc pas heureux, vous ?

BOURVILLE.

Eh ! mon Dieu, non ; nous ne le sommes pas.

LAMARLIERE.

Voilà ce que je voulais vous faire dire. Allez,

si je prends jamais un carrosse, c'est que j'aurai de quoi nourrir les chevaux et le cocher. Je n'ai feint quelques folies que pour vous éclairer sur les vôtres : je garde ma manufacture, et je saurai toujours n'être pas plus jaloux de celui qui est plus riche, que je ne veux que mon ouvrier soit jaloux de moi.

BOURVILLE.

Pas possible ! Quoi ! c'était une feinte ?

LAMARLIERE.

Toi, Bourville, qui crains que je n'aie pas de quoi fournir à mes dépenses, n'es-tu pas embarrassé de certaines lettres-de-change dont l'échéance approche ?

BOURVILLE.

C'est vrai.

LAMARLIERE.

Toi, Dermance, qui tremble de me voir trop entreprendre, pourquoi vouloir faire une acquisition au-dessus de tes forces ?

DERMANCE.

Il a raison.

LAMARLIERE.

Ecoutez : je n'ai pas la prétention de vous corriger; mais je veux profiter du moment où la vérité a pénétré jusqu'à vous, pour assurer le bonheur de vos enfans. Ils s'aiment, vous le savez. Bourville, donne-toi ton associé naturel, ton fils, jeune homme honnête, capable; et marie-le à la fille de Dermance.

BOURVILLE, *à part.*

M'associer mon fils; il me mènerait; j'ai bien assez de sa mère.

DERMANCE.

Marier ma fille ! (*A part.*) Où trouver une dot ?

Madame DERMANCE.

Ma fille m'a déja été demandée par des personnes très-recommandables.

Madame BOURVILLE.

Mon fils a le temps de songer à se marier.

LAMARLIERE.

Morbleu! permettez-moi de vous dire, mes dames, que dans une affaire aussi importante, c'est aux maris et non pas aux femmes à décider.

Madame DERMANCE.

Mais, monsieur.....

LAMARLIERE, *bas, à Madame Dermance.*

Je ne mets point de prix à mes services; mais voici votre écrin. (*A Dermance.*) Je t'ai refusé mes fonds pour une folle acquisition; ils sont à toi pour la dot de ta fille. (*Bas, à madame Bourville.*) Je ne veux point arracher votre consentement; mais voici les quittances de tous vos créanciers. (*A Bourville.*) Associe ton fils; j'escompte tes lettres-de-change, et tu ne dois qu'à moi seul. (*Haut.*) Allons, mes amis, mes chères dames, soyez bons parens, mariez vos enfans.

Madame DERMANCE.

Impossible de lui résister.

DERMANCE.

Il a une éloquence.....

BOURVILLE.

Un talisman qui entraîne.

Madame BOURVILLE.

Je connais l'étiquette. Madame Dermance, je vous fais la demande de votre fille pour mon fils.

Madame DERMANCE.

Et je vous l'accorde de tout mon cœur.

HENRIETTE.

Ah! maman.....

Madame LAMARLIERE.

Eh bien ! quand je vous disais que vous épouseriez Georges.

LAMARLIERE.

Bourville le fils sera ici dans six jours. Eh vîte, le mariage; et demain matin j'irai aux Invalides, voir mes deux portiques.

FIN.

Pièces de Théâtre qui se trouvent chez MARTINET, *Libraire, rue du Coq, n° 15.*

L'Espiègle et le Dormeur, ou le Revenant du château de Beausol, comédie en trois actes en prose, imitée de l'allemand, par A.-J. Dumaniant. 1 fr. 20 c.

Un Jeu de la Fortune, ou les Marionnettes, comédie en 5 actes et en prose, par Picard. 1 fr. 80 c.

Les Filles à marier, comédie en 3 actes et en prose par Picard. 1 fr. 50 c.

Molière chez Ninon, ou la Lecture du Tartufe, comédie en un acte et en vers, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Le Parleur Eternel, comédie en 1 acte et en vers, par Ch. Maurice, 1 fr.

Les Consolateurs, comédie en un acte et en vers, par le même, 1 fr.

Emilie, ou les Femmes, vaudeville en un acte, par Dubois. 1 fr. 20 c.

Jean-Baptiste Rousseau, ou le Retour à la Piété Filiale, vaudeville en un acte, par Ernest et Bourguignon, 1 fr. 20 c.

Le Salomon de la rue de Chartres, ou le Procès de l'An X, Revue épisodique, vaudeville en un acte, par Chazet et Dubois. 1 fr. 20 c.

Une Soirée de Deux Prisonniers, ou Voltaire et Richelieu, comédie en un acte, mêlée de vaudev. par MM. D*** et D***. 1 fr. 20 c.

Riquet à la Houpe, opéra-pantomime-féerie en trois actes. 75 c.

Pièces d'assortiment.

Les Trois Maris, comédie en cinq actes et en prose, par Picard. 1 fr. 50 c.

Les Voisins, comédie en un acte et en prose, par le même.

Duhautcours, ou le Contrat d'union, comédie en cinq actes, par le même. 1 fr. 50 c.

Le Mari ambitieux, ou l'Homme qui veut faire son chemin, comédie en cinq actes et en vers, par le même. 1 fr. 50 c.

Les Amis de Collège, ou l'Homme oisif et l'Artisan, comédie en trois actes et en prose, par le même. 1 fr. 20 c.

Les Mœurs du Jour, ou l'Ecole des jeunes Femmes, comédie en cinq actes et en vers, par Collin-d'Harleville. 1 fr. 50 c.

Les Artistes, pièce en cinq actes et en vers, par le même. 1 fr. 50 c.

La Mort de Henri IV, roi de France, tragédie en cinq actes et en vers, par Legouvé, représentée pour la première fois le 25 juin 1806. 2 fr.

Les Templiers, tragédie, par Raynouard. 1 fr. 50 c. 1805.

Les Voyageurs, comédie en trois actes et en vers, par Armand-Charlemagne. 1 fr. 50 c.

La Revanche forcée, vaudeville en un acte, par Deschamps. 1 fr. 50 c., avec la musique.

Les Solitaires de Normandie, opéra-comique en un acte en vaudevilles, par Piis. 1 fr. 20 c.

Le Parisien dépaysé, ou Chaque Oiseau trouve son Nid beau, comédie-proverbe à deux acteurs. 1 fr. 20 c.

Se Fâchera-t-il? ou le Pari imprudent, comédie en un acte, mêlée de vaudevilles, par L. Ponet. 1806. 1 fr. etc.

Acteurs de tous les Théâtres, en différens costumes, qui se trouvent chez le même Libraire

Du Théâtre-Français: *Damas*, dans Henri V; *Dugazon*, dans le Festin de Pierre et dans les Originaux; *Dazincourt*, dans les Fausses Confidences; *Talma*, dans Manlius Capitolinus, et dans Cinna; *Saint-Prix*, dans Mithridate; Mlle *Duchesnois*, dans Phèdre; Mlle *Contat*, dans madame de Sévigné; défunt *Molé*, dans le Vieux Célibataire, etc.

Du Théâtre de l'Opéra-Comique: *Lesage*, dans M. Deschalumeaux, et dans Jacquinet Latreille d'Une Folie; *Juliet*, dans Mikeli des Deux Journées; défunt *Dozainville*, dans Francisque, d'Une Folie, etc.

Du Théâtre de l'Impératrice: Madame *Pelicier*, dans Thérèse de la Jeune Femme colère; *Clozel*, dans le Menuisier de Livonie et dans les Travestissemens, etc.

Du Théâtre du Vaudeville: Madame *Desmares-Thésigny*, rôle du Page, dans Agnès-Sorel; *Vertpré*, dans Dunois de la même pièce, et dans Gobin d'Une Matinée du Pont-Neuf; *Duchaume*, dans l'abbé de Latteignant de Fanchon la Vielleuse; *Chapelle*, dans la Danse Interrompue, *Séveste*, dans la Cotterie, du Maçon-Poëte, etc.

Des Théâtres de Montansier, de la Porte-S.-Martin,

de l'Ambigu-Comique, de la Gaieté, etc. *Brunet*, dans M. Vautour, dans la Fille Jokey, dans les Aveugles-Mendians, dans le Niais de Sologne, dans la Nuit d'Auberge, et dans l'Intrigue dans la Hotte; *Tiercelin*, dans le Suicide de Falaise, dans le Chaudronnier de Saint-Flour, dans le Savetier de Chartres, dans Philippe des Aveugles-Mendians, et dans Vadé à la Grenouillère; *Joly*, dans le Pont des Arts, dans le Cuisinier bègue des Petites Marionnettes, et dans M. Scudéry de Chapelle et Bachaumont; *Bosquier-Gavaudan*, dans le Diable couleur de Rose; madame *Baroyer*, dans la Mère Billaut des Chevilles de Maître Adam; *Dubois*, dans Billaut de la même pièce, et dans M. Spitt de la Jolie Parfumeuse; *Talon*, dans Furet de la Fausse Marquise; dans Vendredi de Robinson; dans Turlututu de Frédéric à Spandau, et dans Thomas de la Forteresse du Danube; Mlle *Bourgeois*, dans Richardet et Bradamante; *Philippe*, dans Gerval des Frères à l'épreuve, dans Caroline et Dorville, dans Eginhard du Solitaire de la Roche Noire, et dans Ramire ou le Fils naturel; *Joigny*, dans Conrad des Chevaliers du Lion, et dans l'Hermite de la Sierra-Moréna; *Tautin*, dans l'Homme-à Trois Visages, et dans la Forêt d'Hermanstad; *Defresne*, dans Edmond de Tékéli; *Stokleit* dans la Forêt d'Hermanstad; *Melcourt*, dans Gilles-James de Charles, ou les Dangers de l'Inconduite; *Millot* et Mlle *Gérard*, dans le ballet de la Forêt d'Hermanstad; *Vigneaux*, dans Félicio, de Dago, ou les Mendians d'Espagne; *Marty*, dans Rodolphe de Sobiesky, et dans Judes de la Forêt d'Edimbourg; *Ozanne*, dans Gibraltar; *Banage*, dans la Famille Vénitienne, etc., etc.

Nota. Ces Gravures, coloriées, sont de grandeur à être mises à la tête des Pièces, et se vendent 50 centimes chacune.

19639
72104